

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DÉSIR INCESTUEUX ET INSTRUMENTALISATION DE LA FEMME
DANS *JOS CONNAISSANT* DE VICTOR-LÉVY BEAULIEU

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FRANCE CHOUINARD

DÉCEMBRE 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement, Lori Saint-Martin, ma directrice de recherche, pour ses judicieuses recommandations lors de la préparation de mon mémoire.

Vous m'avez épaulée quand je me questionnais et quand je doutais de moi. Votre écoute et votre bienveillance m'ont donné confiance. Les paroles rassurantes que vous avez eues à mon endroit ont grandement contribué à la réalisation de ce grand projet. Merci d'avoir cru en moi depuis le début.

Je remercie également mon grand ami, Robert Simard pour ses précieux encouragements ainsi que Stéphane Fortin pour son soutien inconditionnel.

Enfin, je tiens à remercier Marilyn Ouellette qui, par le partage de son expérience, a su éveiller chez moi l'ambition personnelle de dépassement pour mener à terme ce projet.

DÉDICACE

Au nom des femmes de mon histoire familiale,

Au nom ...

De celles d'avant, Florence et Rose-Alma

De celles d'aujourd'hui, Lina et Pascale

Et de celle de demain, Anaïs

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I LA MÈRE INTERDITE DE LE FILS CASTRÉ	7
1.1 Théories du rapport d'attachement	8
1.1.1 La mère, un objet d'amour pour le fils	8
1.1.2 Le complexe d'Œdipe et la sexualité infantile.....	10
1.1.3 La rivalité entre le père et le fils.....	11
1.1.4 Le désir incestueux pour la mère	12
1.1.5 La castration et l'angoisse de castration	13
1.2 Une relation complexe entre le fils aîné et la mère.....	15
1.2.1 Le désir de Jos pour sa mère.....	15
1.2.2 Le traumatisme infantile : la meurtrissure du coq	20
1.2.3 Le fils chassé par le père	23
1.2.4 La blessure narcissique : l'impuissance sexuelle	26
CHAPITRE II MARIE, LA FEMME INSTRUMENTALISÉE	28
2.1 Théories de la construction de l'identité et de la formation masculine.....	30
2.1.1 Le narcissisme masculin	30
2.1.2 Mère tabou, mère putain	33
2.1.3 La mère substitut.....	34
2.1.4 La femme, un objet utilisable	35
2.2 Le rapport intime de Jos avec le féminin	36
2.2.1 La fonction symbolique de Marie.....	36
2.2.2 Une relation incestueuse imaginaire non réalisée.....	42
2.2.3 Marie, la femme-objet.....	45
CHAPITRE III UNE EXPÉRIMENTATION INITIATIQUE AVEC LA SEXUALITÉ FÉMININE	49
3.1 Théories de la transgression de l'interdit et les limites de l'abject.....	51
3.1.1 Le rapport au corps : transgression et violence.....	51

3.1.2	Le pouvoir de l'abject.....	52
3.1.3	Le morcellement du corps féminin.....	54
3.2	La violence faite au corps : transgression de l'interdit.....	56
3.2.1	Marie, la femme tentatrice.....	56
3.2.2	L'abject et la sexualité.....	60
3.2.3	Le corps de Marie : lieu de la souillure et de l'abject.....	62
3.2.4	La mise à mort de l'objet de désir.....	65
	CONCLUSION.....	71
	BIBLIOGRAPHIE.....	76

RÉSUMÉ

Notre mémoire est consacré à la manière dont le protagoniste de *Jos Connaisseur*, de Victor-Lévy Beaulieu (1970) utilise sa relation avec les femmes pour soutenir son identité masculine fragilisée à la suite de traumatismes infantiles. Puisque nous cherchons à analyser l'évolution psychique de Jos et la relation trouble qu'il entretient avec les femmes et le féminin, nous nous baserons sur la théorie d'inspiration freudienne (Freud, Green, Naouri, Robert, Marbeau-Cleirens), sur les études de la masculinité (Badinter, Falconnet et Lefaucheur), sur les études féministes (Millett, Dardigna, Huston) et sur les notions de transgression et d'abject (Bataille, Kristeva). Nous verrons d'abord comment l'attachement de Jos à une mère interdite et adorée produit chez lui une forte inhibition sexuelle. Marqué par une castration symbolique et un fort désir incestueux pour sa mère, il a du mal à s'approcher des autres femmes. Dans un deuxième temps, nous examinerons la manière dont Jos réduit Marie, une ex-effeuilleuse, à un objet sexuel et substitut de la mère. Enfin, nous montrerons comment, au cours d'une semaine tumultueuse d'enfermement dans l'appartement de Marie, Jos instrumentalise encore plus fortement Marie en l'assujettissant à des relations sexuelles marquées par l'abjection et par une violence croissante. Puisque Jos s'autorise toutes les transgressions, l'horreur de l'abject dans la sexualité équivaudra à un anéantissement symbolique des femmes et du désir du corps des femmes.

MOTS-CLÉS : Victor-Lévy Beaulieu, Critique, Féminisme, Femme-objet, Instrumentalisation, Sexualité, Violence

INTRODUCTION

Jusqu'à la Révolution tranquille, la représentation des familles québécoises témoigne de l'obéissance et de l'asservissement d'une société dominée par l'Église catholique. *Jos Connaissant*, quatrième roman de Victor-Lévy Beaulieu, publié en 1970, participe à cette époque en ce qui concerne la vision de la famille et du rôle des femmes, questions qui seront au cœur de notre analyse.

L'intrigue s'organise autour de nombreux souvenirs d'enfance racontés d'une manière en apparence aléatoire par Jos Beauchemin. Une grande souffrance habite le protagoniste humilié, défait et apathique, et des descriptions de moments marquants de sa vie nous permettront de mieux comprendre l'ampleur des affects intériorisés qui le troublent et le paralysent. « C'est sur cette structure actantielle, événementielle, sommaire que Beaulieu construit son roman par étagements, le récit mettant en effet en jeu et en rapport au moins quatre niveaux temporels [...] », affirme Jacques Pelletier (p. 70), qui poursuit ainsi :

On saisit peut-être mieux maintenant toute la complexité de *Jos Connaissant*, sa réalité pluridimensionnelle, le récit se situant, au moins sur quatre registres. Celui d'abord du fantasme élaboré dans l'épisode du coq, cet événement traumatisant qui marque profondément la psychologie du héros et son rapport à autrui. Celui ensuite du discours amoureux représenté dans la liaison de Jos et de Marie, relation sadomasochiste à connotation anale prononcée, vouée à l'échec mais tout de même ouverte vers un dépassement, impossible dans la liaison elle-même. Celui, en troisième lieu, de l'idéologie à travers les bizarres aspirations religieuses de Jos constituées d'influences « orientales » mal digérées et également d'éléments caractéristiques de la contre-culture à l'américaine. Celui, enfin, du mythe, de la fable magique que pourrait constituer le récit épique mais est-il possible? – de l'aventure familiale, tribale, des Beauchemin. (2012, p. 79)

Dans notre analyse, seuls les deux premiers registres – l'événement traumatisant vécu avec le coq et la liaison du discours amoureux avec Marie – seront analysés parce que ce sont ces deux registres qui permettent de mieux comprendre la construction identitaire de l'homme tourmenté qu'il est devenu et sa relation trouble avec les femmes et le féminin.

« Chez Victor-Lévy Beaulieu, comme on le sait, tout remonte à l'origine, à l'enfance et à l'univers familial sur le plan biographique [...] dans un incessant mouvement d'aller-retour, de va-et-vient dans lequel surgit et s'épanouit l'œuvre » (Pelletier, 2012, p. 172). Dans le sillage de Sigmund Freud, Marthe Robert insiste sur l'empreinte de l'origine familiale laissée en héritage dans l'histoire individuelle d'un individu et son incidence sur la forme romanesque. Ainsi, le roman familial rend « [...] à tout homme quelque chose de sa première passion et de sa première vérité » (Robert, 1972, p. 62). Or, la « première passion et la première vérité » de Jos tournent autour de la mère comme une amoureuse et de la castration symbolique opérée par un coq sous les yeux amusés de son père. En fait, le roman familial de *Jos Connaisseur* révèle la masculinité fragile du narrateur, qui doit miser sur l'instrumentalisation des femmes pour s'affirmer. C'est en effet autour de l'instrumentalisation des femmes que s'organise l'histoire de notre protagoniste, Jos Beauchemin : Mam, mère au foyer, incarne la femme soumise et silencieuse, tandis que Marie est l'instrument nécessaire pour Jos, qui vit mal son complexe d'Œdipe et qui cherche par l'inceste symbolique à se libérer d'un mal de vivre afin de donner un sens à sa vie et, surtout, affirmer sa force virile. C'est dans la violence et la transgression des limites de l'abject avec Marie, cette femme-objet méprisée, que s'actualisera la libération de ses pulsions masculines, et c'est cet enchevêtrement psycho-sexuel complexe que nous nous proposons d'analyser.

Anne-Marie Dardigna a étudié et dénoncé l'instrumentalisation des femmes dans la littérature produite par des hommes :

Est-il nécessaire de rappeler que c'est *tout naturellement sur le corps des femmes* que s'exercera avec le plus de raffinement le pouvoir et ses excès? Pour Robbe-Grillet par exemple un corps de femme promis à la torture ne peut que susciter le désir. Mais un corps de femme torturé appelle à des

supplices plus grands encore et aux jouissances d'un pouvoir démesuré, absolu. ¹ (Dardigna, 1980, p. 134)

C'est cette question des interactions entre l'instrumentalisation de la femme, la violence extrême et la transgression des limites qui nous retiendra.

De nombreuses analyses portent sur d'autres facettes de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu (le nationalisme, l'intertextualité, l'écriture, etc.), mais peu d'études ont été consacrées à la question du genre. On trouve dans *Les cahiers Victor-Lévy Beaulieu n°4*, un dossier traitant du sexe et du genre dans l'œuvre beaulieusienne, mais aucun ne porte sur *Jos Connaissant*. Lori Saint-Martin a publié en 1984 la première analyse féministe de ce roman. S'inspirant de l'essai d'Anne-Marie Dardigna déjà cité, elle montre que, dans trois romans québécois, dont *Jos Connaissant*, l'amante du protagoniste « sera anéantie, pour que le héros se sente libéré d'un passé et d'un présent étouffants » (p. 107). La structure de *Jos Connaissant* correspond à la « structure érotique » définie par Dardigna : l'expérience des limites, l'aveu, la prostitution et la jouissance inégalitaire. La femme y figure comme étant un « objet et provocatrice du désir / bête obsédée par la sexualité / instrument permettant à l'homme d'élite d'affirmer sa supériorité au moyen de la violence » (p. 109). Notre lecture reprend et étoffe considérablement cette vision en approfondissant la quête de Jos, la relation à la mère, l'épisode du coq et d'autres aspects du roman.

Patricia Smart s'est également penchée sur l'instrumentalisation de la femme dans la littérature. Dans son ouvrage *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, le sixième chapitre, intitulé « Le cadavre sous les fondations de l'édifice : la violence faite à la femme dans le roman contemporain », on trouve une lecture féministe de quelques ouvrages de romanciers

¹ L'affirmation d'Alain Robbe-Grillet, cité par Anne-Marie Dardigna, témoigne de la violence extrême autorisée sur le corps de la femme.

québécois comme Claude Jasmin, Hubert Aquin et Victor-Lévy Beaulieu. Smart suggère l'idée qu'une partie de la production littéraire de Beaulieu doit être abordée sous l'angle d'une soumission obligée au pouvoir du clergé, doctrine basée sur la réduction et l'instrumentalisation de la femme. C'est en identifiant l'homme comme étant le sujet, c'est-à-dire le dominant, et la femme comme étant l'objet ou plus précisément la victime violentée par les pulsions masculines – tant dans la sphère privée (mère au foyer) que dans la sphère publique (femme des cabarets) – que la société fonctionne.

Dans notre mémoire, nous allons donc porter un regard psychanalytique et féministe sur *Jos Connaisseur*. Notre objectif de recherche est double. D'une part, nous voulons contribuer à la compréhension de la quête identitaire personnelle et sexuelle du personnage masculin principal. D'autre part, nous cherchons à voir comment l'assujettissement de la femme à l'homme en quête d'identité s'inscrit dans le texte.

Notre hypothèse va comme suit : Pour se libérer des tensions affectives issues d'une série d'expériences traumatisantes dont la plus importante est une relation amoureuse infiniment complexe et impossible avec Mam, sa mère vénérée et inaccessible, l'instrumentalisation violente du corps de Marie sera un passage obligé pour Jos parce qu'elle lui servira dans sa tentative de construction / re-construction identitaire. Ainsi, nous verrons comment la fragmentation du corps sexué de la femme autorise son instrumentalisation parce que c'est dans sa tentative de devenir un homme véritable qu'il explorera la transgression des limites sexuelles dans une extrême violence. En somme, notre travail repose sur une exploration approfondie de la quête du personnage masculin dans la recherche d'une identité personnelle qui passe par une extrême violence faite au corps féminin.

Puisque nous cherchons à analyser à la fois l'évolution physique de Jos et la relation troublée et violente qu'il entretient avec les femmes et le féminin, nous

aurons comme ancrages théoriques la théorie psychanalytique d'inspiration freudienne (Green, Naouri), des études sur la masculinité (Badinter, Falconnet et Lefaucheur) et des études féministes (Dardigna, Millett, Huston). Les travaux sur la transgression et l'abject (Bataille, Kristeva) nous seront très utiles, ainsi que l'ouvrage de Marbeau-Cleirens sur l'ambivalence des hommes envers la figure maternelle.

Notre projet de recherche propose une réflexion en trois temps. Le premier chapitre, intitulé « La mère interdite et le fils castré », aura pour but de montrer comment l'attachement déchirant de Jos pour une mère interdite et vénérée génère chez lui un état d'inhibition sexuelle. La difficulté de se séparer de la mère, inscrite dans ses désirs les plus puissants et les plus refoulés, crée une détresse paralysante qui influe sur sa perception des femmes en général (Marbeau-Cleirens, Badinter, Falconnet et Lefaucheur, Vanasse). Les concepts de base de la théorie freudienne, surtout le complexe d'Œdipe et le complexe de castration (Freud, Naouri) figurent au pied de la lettre dans le roman – Jos désire la mère et est chassé de la maison par le père jaloux et un coq mord le bout de son pénis – et seront explorés pour voir quel rapport à la mère, aux femmes et au féminin s'en dégage.

Dans le deuxième chapitre, « Marie, la femme instrumentalisée », on verra comment Jos tente de vivre une mise à distance de la mère réelle en se liant à Marie. Telle une mère de remplacement, elle servira Jos dans son désir d'éliminer l'oppression et l'humiliation causées par son incompetence sexuelle. Nous montrerons que pour satisfaire le besoin de se différencier en tant que mâle et se séparer de sa mère pour mettre fin à un besoin inconscient de vivre l'inceste avec elle, Jos instrumentalisera Marie en tant que mère de substitution et objet sexuel (Badinter, Green, Marbeau-Cleirens, Millett).

Le troisième chapitre, intitulé « Une expérimentation initiatique avec la sexualité féminine », nous permettra de montrer comment Jos vivra pendant une semaine complète l'expérience d'une sexualité débridée et de l'abjection. Jos brave les tabous et cherche une expérience de transgression (Bataille) en principe libératrice, mais, comme le montrent les théoriciennes de la littérature érotique (Dardigna, Huston, Millett), cette guérison passe par la destruction symbolique de Marie, la femme désirée. C'est ce qui explique pourquoi il cherche à anéantir la femme et le désir féminin qui l'habitent. L'extrême violence envahira le corps féminin.

En somme, notre mémoire montrera comment Jos s'en prend au corps de la femme pour liquider ses pulsions refoulées et reconstruire son identité personnelle et sexuelle. Les deux grandes figures féminines du roman sont déshumanisées et instrumentalisées à cette fin.

CHAPITRE I

LA MÈRE INTERDITE DE LE FILS CASTRÉ

Pour mieux rendre compte du couple mère / fils dans *Jos Connaissant*, c'est-à-dire du rapport amoureux ancré dans l'intimité qui a autrefois uni le bébé mâle à la mère qui le nourrissait, qui le caressait et qui le protégeait, nous adopterons une approche relevant des études psychanalytiques, étayées principalement par les travaux de Béatrice Marbeau-Cleirens, d'André Green et d'Aldo Naouri, qui s'inscrivent tous dans le sillage de Sigmund Freud. Nous verrons comment le lien mère / fils est déterminant pour le développement de l'enfant, mais aussi pour son état une fois devenu homme. Considérant la totale dépendance du bébé naissant à l'égard de sa mère, les premiers mois de la vie extra-utérine assurent, en général, une forte symbiose. Dans le cas de Jos, l'amour qui naît ainsi demeure fortement présent et agissant à l'âge adulte et conditionne, comme nous le verrons par la suite, son rapport avec les femmes adultes.

Le présent chapitre présentera dans un premier temps des études sur le rapport d'attachement (amour / haine) et l'idée du fantasme érotisé (André Green, Aldo Naouri). Puisque la relation amoureuse privilégiée entre la mère et l'enfant, l'amour oedipien, sera menacée par la présence du père et par sa volonté de couper la relation intime entre eux, nous étudierons le phénomène de la castration et de l'angoisse de castration (Sigmund Freud). Les études sur la sexualité infantile nous permettront de voir comment les traumatismes liés à l'angoisse de castration déterminent largement l'identité et le développement de la sexualité du garçon et de l'homme en devenir. Enfin, les études psychocritiques nous aideront à comprendre les tensions intériorisées par Jos au sein d'un système familial dysfonctionnel (André Vanasse, Jacques Pelletier, Pierre Laurendeau).

Ces bases théoriques posées, nous nous intéresserons principalement à la douleur liée à la rupture, provoquée par le père, du lien intime entre la mère et le fils ; une douleur particulièrement vive dans le cas du fils aîné de la famille Beauchemin. Nous verrons d'abord comment l'idéalisation de la mère à l'égard du fils bien-aimé, idéalisation qui renvoie à un désir incestueux inassouvi, génère un traumatisme certain. Par ailleurs, un épisode angoissant qui marque l'enfance de Jos engendre de nombreux symptômes intériorisés. Dans sa vie adulte, Jos sera incapable de développer une quelconque relation intime avec une femme ; il vivra le grand désarroi d'être confronté à une impuissance sexuelle qui provoque à son tour une immense douleur, étant donné qu'il accède difficilement à son identité de mâle. Ainsi, nous constaterons que le drame vécu par Jos quant au développement de sa vie sexuelle adulte demeure étroitement lié à ses traumatismes infantiles.

1.1 Théories du rapport d'attachement

1.1.1 La mère, un objet d'amour pour le fils

Dans *Les mères imaginées - Horreur et vénération*, Béatrice Marbeau-Cleirens, chercheuse et clinicienne, a montré que

[ce] qui distingue particulièrement le bébé masculin du bébé féminin, c'est l'érotisation des rapports du garçon avec sa mère. Cette relation érotisée lui fait développer un attachement plus profond encore que celui de la fille, pour cette mère nourricière et protectrice (1988, p. 14).

Il est clair qu'« [...] il existe une union intime entre le bébé et sa mère et que celle-ci représente le grand Tout pour lui » (1988, p. 11). Aussi, Marbeau-Cleirens précise que c'est le rapport d'attachement entre la mère et l'enfant qui suscite un état de

plaisir et de bonheur immensément grand pour ce dernier, d'où la naissance d'un fantasme érotisé lié à cette relation privilégiée :

Dans les bras de sa mère, le bébé fantasme le plaisir d'être avalé, englouti dans le sein maternel pour y retrouver la béatitude prénatale. [...] Que de jouissances le bébé ressent pendant les soins corporels donnés par la mère : la chaleur de ses bras et de sa poitrine, la douceur de sa peau, l'apaisement apporté par sa sollicitude sur les fesses irritées, la fraîcheur des vêtements, l'échange des caresses, les sourires, les éclats de rire! (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 12-13).

Dans de telles conditions ², le nourrisson adore d'emblée celle qui le rend si heureux. Ainsi, par le biais du rapport au corps, une relation amoureuse s'inscrit entre la mère et le fils. Cette union met en place une dimension affective inscrite dans l'ordre des désirs sexuels, d'où l'idée de l'inceste non consommé entre les deux parties. À ce propos, André Green affirme qu'« [i]l y a quelque chose de fondamentalement incestueux dans la relation la plus ordinaire de la mère à l'enfant. Les désirs incestueux existent chez l'enfant, mais ils sont relayés d'une façon remarquable chez la mère, amoureuse de son enfant » (2001, p. 37). Cet état de désir est par ailleurs un passage obligé, car le nourrisson est totalement dépendant de sa mère. Ajoutons à cela que cet enfant chéri par la mère a, pendant la période intra-utérine qui a duré neuf mois, vécu une totale communion avec elle : « C'est une trace vivante à jamais [...] » (2000, p. 99), affirme Aldo Naouri. Ni la mère ni l'enfant n'oubliera jamais cette période de vie. C'est pour cette raison que l'enfant veut tout s'approprier de la mère ; il refuse donc de la partager.

² Nous nous limiterons aux relations mère-enfant où naît un tel amour fusionnel entre mère et fils, puisque c'est le cas dans *Jos Connaissant*.

1.1.2 Le complexe d'Œdipe et la sexualité infantile

Selon beaucoup de psychanalystes, il existe un rapport intime différent entre la mère et la fille et entre la mère et le garçon en ce qui a trait au corps. Béatrice Marbeau-Cleirens affirme que

[l]es femmes s'identifient à leurs filles et sont complices de certaines de leurs sensations corporelles, mais le sexe de leurs fils est vécu comme un sexe mâle qu'elles admirent, qu'elles envient, ou pour lequel elles ressentent de l'étrangeté, qu'elles craignent ou sur lequel elles investissent l'attachement [...] (1988, p. 13).

La mère entretient donc un rapport privilégié au corps du garçon : « [...] il existe une relation hétéro-sexuelle entre eux, même si la mère le nie. Cette attitude maternelle inévitable et le plus souvent souhaitable, éveille dès les premiers mois une réceptivité érotique masculine chez l'enfant » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 13). Le garçon découvre alors sa dépendance à la mère érotisée. Il a besoin de sa présence et de son amour en permanence. Cette exigence d'intimité totale génère un sentiment nouveau chez l'enfant, un sentiment désagréable puisqu' « il est même parfois envahi par la peur de sa propre agressivité qui veut anéantir celle-ci quand elle ne lui consacre pas tout son temps ni tous ses investissements » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 17). Ce mélange d'amour et de haine dirigé vers cette mère magnifiée déstabilise le nourrisson dans sa quête d'identification. Selon la théorie psychanalytique d'inspiration freudienne, l'intériorisation de ces deux sentiments opposés, c'est-à-dire l'amour et la haine, jette l'enfant mâle dans un état émotif nouveau : un sentiment dominé par la détresse de ne plus pouvoir aimer et être aimé comme avant. Le drame, c'est que l'enfant se sent menacé par un tiers, car la présence du père le prive de son droit d'être l'unique objet d'amour de la mère. Par la force des choses, son rapport à la mère change. Freud déclare que l'enfant « [...] commence à désirer la mère elle-

même, au sens nouvellement acquis, et à haïr de nouveau le père comme rival ³ qui fait obstacle à ce souhait ; il bascule, comme nous disons, sous la domination du complexe de l'Œdipe » (1993 [1909-1910], p. 197). Rappelons que sous la forme de mythe et de croyances, le concept d'Œdipe, vulgarisé par la suite par Green dans l'article intitulé « La relation mère-enfant, nécessairement incestueuse », soulève l'enjeu d'une crise identitaire entre le désir et l'identification. Le rapport au corps du père repose sur la mise en jeu d'un pouvoir commun : le phallus. Le rapport d'identification à la mère s'inscrit dans un autre type de relation, c'est-à-dire une relation de satisfaction immédiate puisque le sein de la mère fait partie, en quelque sorte, du corps de l'enfant. Plus simplement, Green désigne le complexe d'Œdipe comme étant

[...] un jeu combiné et alterné de désirs et d'identifications. Désir et identification pour la mère, désir et identification pour le père. Il faut donc penser ensemble la problématique du désir et celle de l'identification. Soit encore montrer que l'identification détourne le désir, le tient à distance (2001, p. 33-34).

Ainsi, autant le désir que l'identification définissent la construction de la sexualité infantile de l'enfant. Cette dynamique du jeu combiné et alterné du désir et de l'identification du triangle œdipien vécu dans l'enfance marquera la quête identitaire sexuelle de l'enfant à l'âge adulte.

1.1.3 La rivalité entre le père et le fils

L'idée de la rivalité met en avant le concept de jalousie entre deux parties qui cherchent à s'approprier un même objet. Dans le triangle amoureux qui se forme entre la mère, le père et le fils, la mère demeure l'intermédiaire, car sa position féminine suscite le désir tant du père que du fils. Selon Green, on peut donc expliquer

³ Freud conceptualise aussi un Œdipe négatif, qui implique pour le garçon un attachement érotique envers le père et une rivalité mère-fils, mais celui-ci est moins présent dans *Jos Connaissant*.

la situation de la façon suivante : « [D]es trois pôles du triangle œdipien, la mère est la seule à avoir une relation charnelle aux deux autres, le père et l'enfant. Son corps est en jeu dans les deux situations, certes différemment » (2001, p. 35). Conséquemment, le nouvel enjeu mis en place, c'est-à-dire les répercussions de la relation charnelle partagée avec la mère dans la dynamique désirante, a un impact direct sur le lien qui unit le garçon à la mère. Marbeau-Cleirens affirme que

[...] l'enfant ressent de la haine à l'égard du père investi par la mère, car c'est cet investissement qui arrache l'enfant à la fusion maternelle. Cette mère aime le corps d'un autre et lui donne la permanence du temps, alors que lui n'a pu vivre avec elle qu'une relation corporelle éphémère, en outre, elle se laisse séduire par les désirs de l'autre (1988, p. 21-22).

La jalousie ressentie par le fils à l'égard du père, cet intrus qui le prive de l'amour exclusif de celle qu'il aime plus que tout, explique le fait que « [...] dans sa relation avec le parent du même sexe, prédomine l'hostilité » (Freud, 1969 [1931], p. 139). Autrement dit, la pensée freudienne suppose la naissance d'un courant largement conflictuel du fils à l'égard du père, son rival, pour le désir d'un même objet d'amour, la mère. En dernière instance, l'enfant mâle voudra se protéger de cette souffrance par l'évitement de la figure paternelle, d'où l'inscription du désir de possession exclusive de la mère.

1.1.4 Le désir incestueux pour la mère

Le rapport au corps de la mère pour l'enfant mâle, selon Green, c'est le rapport d'un objet amoureux désiré. En d'autres mots, le désir incestueux pour la mère « [...] met d'abord en avant la dimension originare des désirs sexuels » (2001, p. 33). Pour le garçon, vivre l'inceste avec la mère repose sur une satisfaction immédiate de ses besoins pulsionnels. Freud a montré que le lien intime du mâle pour la mère reste unique parce « [...] seul le courant tendre pour la mère peut être

considéré comme un courant purement érotique » (1993 [1909-1910], p. 39). Puisque l'enfant mâle éprouve des plaisirs certains lorsqu'il est dans les bras de sa mère, il érotise sa relation avec elle. Le garçon vit donc dans une relation extrêmement intime avec la mère, car

[...] non seulement la zone érogène buccale, les muqueuses anales reçoivent des sensations libidinales, mais encore les zones génitales sont, elles aussi, sensibilisées à l'érotisme [...] D'autre part, une certaine sexualité est différente chez la fille et chez le garçon dès la naissance. Ce dernier jouit des sensations hétérosexuelles spontanées dans les bras de sa mère. [...] cette fonction de pulsions pénétrantes spontanée chez l'enfant mâle, donne une dimension phallique érotique supplémentaire au désir du garçon de pénétrer activement la bouche de sa mère ; ses désirs d'être avalé par elle pour retourner dans son ventre, peuvent donc contenir une dimension érotique masculine : le désir de pénétrer une cavité (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 14).

Ainsi, le désir de l'enfant pour la mère s'exprime à travers des pulsions pénétrantes. Il s'agit là d'un point important puisque le besoin de fusion charnelle avec la mère crée une situation de captivité. Plus globalement, l'enfant mâle veut fusionner avec celle qu'il désire ; il veut se fondre dans des lieux corporels – ses cavités –, qui lui procurent un plaisir immense. C'est son besoin de satisfaction qui l'emporte. L'enfant veut faire Un avec la mère pour la satisfaction euphorisante de ses propres pulsions sexuelles. Mais la présence du père comme objet libidinal de la mère, figure grande et puissante, le contrecarre dans son désir et le place devant la menace de la castration.

1.1.5 La castration et l'angoisse de castration

Considéré comme une phase inévitable de la sexualité infantile, le complexe de castration s'insère pleinement dans le complexe d'Œdipe. Freud a montré que

[...] l'enfant reste attaché à cet objet qu'il avait déjà investi, dans la période précédente, comme nourrisson et comme bébé, de sa libido qui n'était pas encore génitale. Le fait aussi qu'il y ressent le père comme un rival gênant,

qu'il aimerait bien écarter et auquel il aimerait se substituer, découle aisément des circonstances concrètes. [...] L'attitude oedipienne du petit garçon appartient à la phase phallique et périclisse lors de l'angoisse de castration, c'est-à-dire de l'intérêt narcissique pour l'organe génital (1969, [1923] p, 124-125).

En effet, le garçon découvre qu'il a ce « plus » que la mère n'a pas et que cet objet, c'est-à-dire le phallus, lui procure de fortes sensations. La disponibilité d'un tel objet de plaisir nourrit son égo. La haute estimation de son pénis le propulse, désormais, dans une nouvelle réalité : il peut conquérir ou re-conquérir la mère, son premier objet d'amour. Toutefois, une rivalité phallique s'inscrit avec le père et déclenche chez le garçon une angoisse enfantine inattendue. Freud affirme que

[l']angoisse est donc en premier lieu quelque chose de ressenti. Nous l'appelons état d'affect, bien que nous ne sachions pas non plus ce qu'est un affect. Elle a en tant que sensation le caractère de déplaisir le plus manifeste, mais cela n'épuise pas sa qualité ; nous ne pouvons appeler angoisse n'importe quel déplaisir. Il y a d'autres sensations avec un caractère de déplaisir (tensions, douleur, deuil) et l'angoisse doit forcément, en dehors de cette qualité de déplaisir, avoir d'autres particularités (1993 [1909-1910], p. 45).

L'angoisse, ce sentiment à la fois troublant et déstabilisant, renvoie à une peur de quelque chose ou de perdre quelque chose. Le garçon sera hanté par la possibilité de perdre son membre sexuel par le châtement de la castration. Marbeau-Cleirens affirme que « [...] le garçon peut être envahi par une angoisse ignorée par la fille, celle de perdre son pénis comme il perd le sein. Ainsi, les fantasmes de morsure et la nostalgie de la présence du sein évoquent l'image de la castration » (1988, p. 18). Rappelons-nous ici que c'est le père, pressenti comme un objet rival, qui sera la source de l'angoisse pénétrante ressentie parce que c'est lui qui castrerait l'enfant. C'est pourquoi Freud dira que l'angoisse de castration devient « [...] la menace de perdre son membre sexuel, et que seul cela donne un tel retentissement à l'idée de la

perte d'autres organes » (2011 [1919], p. 51). Le garçon reconnaît d'emblée le père comme étant l'objet persécuteur, c'est-à-dire celui qui veut le castrer : « [l'] agent de la castration est, pour le petit garçon, le père, autorité à laquelle il attribue en dernier ressort toutes les menaces formulées par d'autres personnes » (Jean Laplanche et J.-B Pontalis, 2004, p. 76). De telles menaces feront en sorte de détourner l'enfant mâle du complexe d'Œdipe. Selon la pensée freudienne, ce sont ces menaces qui « [...] justifient la thèse selon laquelle le complexe d'Œdipe sombre du fait de la menace de castration » (1969 [1923], p. 120). Tout compte fait, « [...] l'enfant ne peut dépasser l'Œdipe et accéder à l'identification paternelle que s'il a traversé la crise de castration, c'est-à-dire que s'il s'est vu refuser l'usage de son pénis comme instrument de son désir pour la mère » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 78). Ce nouvel état d'être génère un traumatisme qui laissera forcément des traces, puisque des désirs puissants seront refoulés. Au final, le désir amoureux du garçon pour la mère s'enlise dans un grand tumulte émotif. Déchu, l'enfant devra composer seul avec ce sentiment amoureux douloureux, un amour déchirant du fait d'être interdit. Voyons maintenant comment les motifs du désir incestueux pour la mère, de rivalité et d'angoisse de castration se conjuguent dans le cas particulier de Jos Beauchemin.

1.2 Une relation complexe entre le fils aîné et la mère

1.2.1 Le désir de Jos pour sa mère

Nous proposons de considérer le fils aîné de la famille Beauchemin, Jos, comme une figure masculine marquée par un fort sentiment d'attachement maternel. En effet, Jos, c'est « [...] ce personnage bizarre, fantasque, troublé et troublant, à la recherche de sa vérité personnelle [...], un désir de retrouvailles avec la mère et l'enfance sur un mode fusionnel » (Pelletier, 2012, p. 70). Introverti, solitaire et

tourmenté, il vit seul dans un appartement dénudé : des livres, une chaise pliante et un Bouddha de plâtre, sans plus, occupent l'espace. Âgé de trente ans, Jos est encore célibataire. Il n'a jamais eu de relation intime avec une femme. La seule femme de sa vie est et sera toujours Mam, sa mère adorée, avec qui il partage encore une relation privilégiée: « Tu étais mon premier, Jos » (Beaulieu, 2001 [1970], p. 44) ⁴, dit-elle dans une formule qui peut décrire autant un amant qu'un enfant. Depuis des années, cette relation intime partagée est empreinte de non-dits. Les désirs et les pensées des deux sont d'une force mortelle, peut-être parce qu'il s'agit du désir incestueux tabou. Tel que nous l'avons vu plus tôt, selon Aldo Naouri, il s'agit d'un lien intime qui repose sur une relation profonde, « [...] une trace vivante à jamais » (2000, p. 99). Malgré le temps qui passe, on a affaire à une relation symbiotique fortement enracinée. C'est bien l'union fusionnelle qui marque cette relation unique mère / fils :

Je voudrais parler à Mam, ça fait trente ans que j'aimerais lui avouer tout ce qui en moi m'empêche de me livrer à la fureur du monde. Mais on ne peut pas se parler, Mam et moi, parce qu'on se ressemble trop : si nous nous disions tout ce qui court dans nos têtes, nous pourrions tomber raide morts sur nos chaises. (p. 23)

Profondément attaché à Mam, Jos lui rend visite chaque jour après son boulot malgré une relation difficile avec Pa, son père. La voir aussi fréquemment, c'est un besoin fondamental pour son équilibre émotionnel puisqu'il est seul au monde. « [...] Jos est emmuré dans sa tristesse comme un pot de colle, Jos sans femme pour lui donner le change de la douceur du sang montant aux tempes, et les caresses » (p. 43). Ce besoin fondamental de voir Mam, seule femme lui ayant procuré tant de « douceurs » et de « caresses », nourrit un vide profond.

⁴ Les références ultérieures du corpus à l'étude seront indiquées par le folio mis entre parenthèse.

Au début du roman, Jos est seul avec Mam. Il lui parle de sa réclusion forcée par son père jadis.⁵ Malgré ses trente ans, il aimerait revenir vivre à la maison pour retrouver l'univers maternel. Toutefois, la réalité demeure inchangée. En effet, Jos se trouve toujours dans la même impasse, enfermé dans un sentiment de rejet ineffaçable qui demeure très douloureux :

Pa me déteste-t-il parce que Mam était tout amour pour moi, qu'elle me préparait mes petits déjeuners : « Des œufs et des toasts. Jos? Et comment que t'es veux? », et qu'elle m'attendait le soir, près de la porte, toute humble et effacée? Je la voyais en montant l'escalier, la main sur la poignée de la porte, ses beaux yeux bleus fixés sur moi qui étais son fils bien-aimé, son fils malheureux et damné [...]. (p.118)

Ici, nous avons affaire à l'image de la femme qui sert un homme le matin et attend patiemment son retour le soir, comportement qui correspond à celui d'une épouse dite traditionnelle. Mam joue volontiers ce rôle pour son fils aîné. Elle l'aime en silence et tous ses gestes à son égard sont empreints d'attention, de tendresse et de douceur. À l'heure actuelle, Jos souffre profondément, car les attentions privilégiées de Mam lui manquent. Son père l'a chassé de la maison et la situation demeure tendue entre lui et le fils aîné. Toutefois, si Jos persiste à rendre visite à Mam quotidiennement, c'est parce qu'il est incapable de faire autrement : « Je viens chez Mam tous les soirs, j'y reste quinze minutes peut-être, le temps de boire un café, de dire deux ou trois phrases qui la rendent toujours malheureuse, et je m'en vais (les yeux de Pa brillent alors de colère) » (p. 19). En somme, « Jos est à couteaux tirés avec son père et il est le fils chéri de sa mère : voilà sa dynamique familiale », comme le résume un critique (Laurendeau, 2012, p. 15). Dans l'extrait précédent, notons que Jos dit « chez Mam » et non « chez mes parents » ou « chez mon père » ; la maison familiale est pour lui un espace féminin, une forme d'utérus symbolique. La cuisine – le lieu d'ancrage – crée un rapport au corps qui lui fait du bien. C'est un lieu réconfortant lié à la chaleur et

⁵ Nous reviendrons sur ce sujet un peu plus loin.

aux odeurs qui apaisent : « La senteur de dinde rôtie, avec la farce à l'ail, spécialité de Mam s'affairant dans la cuisine [...] » (p. 117). Jos retrouve donc un espace chaud, sensuel, savoureux, où sa mère s'efforce de satisfaire ses appétits.

Malgré ses trente ans, Jos réclame à sa mère des paroles d'amour : « [...] est-ce que vous m'aimez, vous ? » (p. 24). Il est significatif que la mère ne réponde pas, ayant vu le père arriver. Devant Pa, elle se trouve réduite au silence parce qu'elle lui est soumise.⁶ On peut alors supposer que la mère se trouve piégée dans son rôle d'épouse pour son mari, et de mère et d'amante pour son fils Jos, son premier. Mam sait qu'elle ne peut rien faire pour le rassurer malgré l'inquiétude qui l'habite et – inquiétude partagée en silence entre la mère et le fils – qui la ronge à son tour. Mam demeure muette. En son for intérieur, elle le sait : son fils souffre de solitude, car il erre sans but dans une vie vide d'émotions. Jos est en manque d'amour maternel, comme elle le lui rappelle :

C'est n'est pas bon de toujours vivre seul. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive ce qui est arrivé à Malcomm, ni à l'autre, ce pauvre fou de Belhumeur. Tu fréquentes de bien mauvais compagnons. Tu as trente ans maintenant. Il faut que tu penses à ton devenir. (p. 20)

Ce qui est intéressant ici, c'est de constater que Jos, trop seul, tente de chercher un sens à sa vie, car il fréquente des gens peu recommandables. Âgé de trente ans, Jos n'a ni femme ni enfants. « Comment être un homme [...] quand la relation avec la mère s'est vécue dans l'ambiguïté? » (Laurendeau, p. 16). Devenu adulte, il ne sait pas comment accéder au bonheur parce que Mam a entretenu, pendant toutes ces années, un tendre lien d'amour avec lui, le rendant captif de leur relation fusionnelle. « Je vous aime, Mam. Vous êtes et serez toujours la seule femme de ma vie » (p. 118), lui déclare-t-il. À cette étape de notre analyse, on peut supposer que Jos

⁶ Globalement, Patricia Smart dit que la femme demeure soumise et emprisonnée dans l'espace masculin : « [...] la femme se trouve immobilisée et réduite au silence dans les rôles féminins restrictifs du roman traditionnel [...] » (2003, p. 21).

recherche, consciemment ou non, le confort qu'il a déjà connu : la sécurité et l'affection de celle qui a pris soin de lui. Jos a été séparé de l'étreinte aimante et chaleureuse de sa mère en bas âge, il est le fils – le premier fils d'une famille de douze enfants ⁷ – qui a énormément souffert et qui souffre encore à ce jour d'un sentiment d'abandon, car l'amour exclusif de celle qu'il a aimée et désirée lui a été retiré sur une décision du père :

Et moi solitaire dans ma prison, incréé, baisant la main de Mam et sanglotant sur son sein : « Voyons, Jos. Fais pas l'enfant. Tout le monde quitte ses parents un jour ou l'autre. Le séminaire, c'est pas loin, on ira te voir à la Toussaint. Pense que tu vas devenir un prêtre, un homme de Dieu, et tu sauveras beaucoup d'âmes de l'enfer, mon brave Jos. » Et Pa, toujours hostile debout devant moi, ses mains épaisses posées à plat sur la grosse boucle dorée de sa ceinture : « Fais pas ton bébé, Jos. Tu vas au séminaire, alors tu vas au séminaire, c'est tout. Faut que tu t'habitues tout de suite : un missionnaire, ça passe son temps à souffrir le martyr. » (p. 119)

À travers ce souvenir pénible, notons l'immense détresse vécue par l'enfant qu'il a été jadis. Tant la mère que le fils souffrent en silence de cette situation radicale, c'est-à-dire la coupure, dont seul le père est responsable et dont il parle sans pitié et sans ménagement. Tel que nous l'avons vu précédemment, la relation d'attachement entre la mère et le fils met en place une dimension affective impérissable. Jos cherchera dans la vie adulte les repères protecteurs de cet amour maternel qui l'a déjà consolé et rassuré. ⁸ S'il est vrai que « la relation première à la mère est la condition même de l'identité humaine du mâle. [...] l'enfant [qui vit mal cette relation] aura toutes les difficultés à devenir un mâle humain » (Badinter, p. 80.). Les ennuis de Jos sont liés à la séparation que nous venons d'évoquer et à un incident violent dont il nous faut maintenant traiter.

⁷ « [...] le père et la mère, d'origine rurale et de tradition chrétienne, obéissant à la Loi de Dieu et de la nature, procréent gaillardement, un enfant n'attendant pas l'autre dans une épuisante course à relais qui le dote bientôt d'une grosse famille de douze enfants bruyants et turbulents. » (Pelletier, 2012, p. 33).

⁸ « Les bons petits garçons élevés dans les très religieux principes n'arrivent pas sans mal, et jamais tout à fait complètement, à se débarrasser de cette mystique de la femme honnête. » (Falconnet et Lefaucheur, 1975, p. 85).

1.2.2 Le traumatisme infantile : la meurtrissure du coq

En effet, Jos est montré comme un homme profondément marqué par l'humiliation. Il a vécu une expérience éprouvante dans l'enfance. À six ans, Jos a été mordu par un coq sur le bout de son pénis, accident qui laisse une cicatrice permanente et visible. L'épisode est décrit ainsi, en commençant, fait significatif, par le regard du père :

« Qu'est-ce que tu faisais dans le poulailler, Jos? » Je ne répondais pas parce que Pa était énorme dans l'encadrure de la porte, et si sévère avec sa moustache de moujik. J'avais peur de lui, et peur de lui apprendre la vérité. Je ne pouvais pas lui dire :

Pa, j'ai descendu ma flague pour pisser sur le mur quand le coq m'a sauté dessus et m'a mordu le bout de la queue. Je saigne, Pa. Je saigne beaucoup. Est-ce que je vais mourir astheure?

Mon vieux mouchoir tout sale enroulé autour de ma queue, et ma main tenant le fond de ma poche défoncée (p. 27-28).

L'attitude du père qui, à l'époque, a surpris Jos dans le poulailler et l'a carrément blâmé, sinon accusé, d'être à cet endroit précis, aggrave la douleur de la blessure. À la fois apeuré et tourmenté de voir apparaître son père sur le seuil de la porte, Jos est déstabilisé. Notons que cette situation est décrite comme étant particulièrement effrayante pour un enfant de cet âge. L'apparition du coq fou concrétise la menace de castration, éveillant chez Jos la peur immensément grande de perdre pour toujours son pénis (« [...] le coq m'a sauté dessus et m'a mordu le bout de la queue »). Effrayé par la plaie ensanglantée, Jos craint pour sa vie (« Je saigne, Pa. Je saigne beaucoup. Est-ce que je vais mourir astheure? »). Le lien entre l'animal et la mutilation génitale n'est pas fortuit puisque « [...] l'angoisse de la phobie d'animal est l'angoisse de castration non transformée, donc une angoisse de réel, angoisse devant un danger effectivement menaçant ou jugé réel. » (Freud, 1993 [1909-1910], p. 24). Le coq, roi

du poulailler, est un symbole paternel, et de fait, la scène se déroule sous le regard accusateur d'un père à la fois rigide et dominateur : « Celui-ci est donc associé à l'épisode central de la vie du héros [...] » (Pelletier, 2012, p. 72). Une telle expérience inscrit des affects qui se transformeront en symptômes réels plus tard⁹ : « Les psychocritiques de l'œuvre beaulieusienne ont signalé, à juste titre, l'importance de ce traumatisme originaire. Il imprègne, et pour longtemps, sinon pour toujours, la personnalité et l'imaginaire du personnage [...] » (Pelletier, 2012, p. 73). Au final, la flétrissure laissée par la morsure du coq, c'est-à-dire le marquage combinant la douleur physique et l'abaissement, condamnera Jos à l'humiliation permanente : « Mais cette blessure au bout de la queue, la cicatrice de l'humiliation faisant un serpent sur ma peau rose ? » (p. 66).¹⁰ Puisque la représentation de la perte est reliée à l'organe masculin, cette marque apparente constitue une forme de castration pour Jos. Une telle blessure ne fera qu'amplifier un fort sentiment d'infériorisation. À cela s'ajoute aussi un sentiment de culpabilité, car il était dans le poulailler de Pa, son lieu à lui :

Et je revois brusquement l'image de Pa accoté sur la porte du poulailler, silencieux, perdu dans la contemplation des poules picorant les grains d'avoine qu'il jetait par grandes poignées sur le fumier. Pa qui tient ses yeux fixés sur les bêtes idiotes, Pa qui les aime pourtant, qui est heureux en leur compagnie, Pa oubliant grâce aux poules ce qui se passe dans la maison, les enfants impatients de commencer leur déjeuner [...] Pa libre et ivre parce qu'il avait devant les yeux toute la beauté du monde. (p. 94)

Cet extrait montre bien l'idée que le poulailler, c'est la propriété de Pa, le lieu où il se réfugie lorsque la tribu¹¹ brasse trop dans la maison. La transgression de Jos est à la fois spatiale (envahir l'espace du père) et sexuelle (dévoiler son pénis). Le fait que le

⁹ Nous verrons, au chapitre 2, comment l'expression de symptômes douloureux paralyse le personnage principal dans sa quête identitaire sexuelle.

¹⁰ Au chapitre 2, nous reviendrons sur cette douleur humiliante qui inhibe la plupart de ses désirs pour le féminin.

¹¹ Nom donné à la famille Beauchemin pour illustrer l'univers bruyant et dissipé de la marmaille (douze enfants) qui la compose.

père ait cru qu'il se masturbait souligne le lien entre la sexualité infantile et la « castration » par le coq (le substitut paternel). Ainsi, l'expérience traumatisante de la becquée et de la chair sanguinolente deviendra une obsession douloureuse qui le hantera dans son quotidien. La haine de Jos envers les coqs qu'il voudrait voir morts est donc de nature oedipienne :

Longtemps, j'ai été obsédé par un coq qui était gros, plumeux, avec une crête qui était comme une forêt rouge sur sa tête. Petit, je dessinais seulement des coqs et je me disais : « Quand je serai grand, personne pourra m'empêcher d'en élever. » Je voulais faire ça parce que j'aguissais les coqs et que je voulais tous les voir morts. Sais-tu pourquoi? Regarde là, sur le bout de ma queue. Il y a une cicatrice. Faut que je t'explique. Je pissais dans le poulailler puis un coq m'a becqué, il m'a arraché un morceau de peau. Ça s'est mis à saigner et Pa a commencé par rire de moi parce qu'il a pensé que j'avais voulu jouer avec ma queue. Pendant un mois, j'ai eu la queue enveloppée, on avait peur que ça reprenne jamais. Quand je raidissais, ça m'élançait dans tout le corps, c'était curieux parce que même si ça me faisait mal, j'aimais ça, c'était comme une décharge électrique, c'était épuisant. (p. 183)

Cet extrait illustre clairement la teneur du traumatisme vécu. Le rappel incessant du mot « coq » qui est mis de l'avant dans sa façon de décrire la situation (le mot est nommé à quatre reprises dans un si court extrait) est significatif. On dirait presque un gamin qui explique ce qu'il vient de vivre à l'instant même. Pourtant, Jos est âgé de trente ans au moment où il raconte ce douloureux souvenir. Par ailleurs, une forte haine pour le père est déplacée sur le coq.¹² En effet, la cicatrice est la marque de l'humiliation (« [...] Pa a commencé par rire de moi parce qu'il a pensé que j'avais voulu jouer avec ma queue. ») et de la menace paternelle : le tout s'est accompli sous le regard du père le jugeant d'être à cet endroit qui est sien et pour avoir exposé son pénis à la vue. Le propre de cette fatalité, ce sera de composer avec une marque

¹² « [...] le fantasme de castration est retrouvé sous divers symboles : l'objet menacé peut être déplacé (aveuglement d'Œdipe, arrachage des dents, etc.), l'acte peut être déformé, remplacé par d'autres atteintes à l'intégrité corporelle (accident, syphilis, opération chirurgicale), voire à l'intégrité psychique (folie comme conséquence de la masturbation), l'agent paternel peut trouver les substituts les plus divers (animaux d'angoisse des phobiques). » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 75).

ineffaçable pour le restant de son existence. En présence du féminin, avoir un membre affaibli et inopérant sera désormais sa grande hantise, car sa cicatrice témoigne de son état d'homme diminué : « [...] que faire pourtant de cette cicatrice sur le bout de ma queue? » (p. 53). Dans ce contexte où il est question de cicatrice, Jos s'inscrit du côté du féminin par cette marque visible et permanente. D'ailleurs, le mot « cicatrice » met en évidence des ressemblances avec sa mère. Par exemple, Mam porte une cicatrice à sa jambe malade, « [...] elle soulève sa jambe malade (enflée, si enflée sa pauvre jambe cicatrisée !) » (p. 19), alors que Jos s'identifie à la sphère maternelle par la cicatrice qu'il porte lui aussi sur son pénis.

1.2.3 Le fils chassé par le père

La rivalité entre Pa et Jos crée une tension réelle dans le récit. Pelletier affirme que

[c]e qu'on saisit rapidement comme lecteur, c'est que ce contentieux avec le père remonte loin, à la première enfance, au traumatisme initial qui a marqué Jos pour toujours, au fameux épisode de la becquée d'un coq sur le pénis de l'enfant dans le poulailler derrière la maison familiale, douleur cuisante éprouvée sous le regard à la fois amusé, goguenard et réprobateur du père. (p. 72)

Placé devant la dyade fusionnelle mère / enfant qui perdure même à l'âge adulte, Pa tentera de rompre cette relation en réclamant son droit de propriétaire. Ainsi, il affirmera sa domination en imposant sa présence et ses règles dans la maison lors des visites répétées de Jos : « Je m'écarte pour le laisser passer. Il embrasse Mam sur les joues » (p. 24), « Je les laisse dans la cuisine où ils se tiennent l'un près de l'autre, le bras de Mam passé sous celui de Pa » (p. 25). On voit dans ces deux extraits que la

loi du père est un enjeu de pouvoir déterminant.¹³ Pa veut reprendre sa place parce que Jos entretient une relation trop étroite avec Mam. Pa est jaloux des attentions de Jos à l'égard de Mam et il ne les supporte pas. En éloignant le fils chéri par la mère, le père désire récupérer l'objet du désir féminin pour lui seul. La présence de Jos était la plus dérangeante pour le père puisque c'est le favori de la mère « [...] le lieutenant de Mam comme elle m'appelait en me mettant dans les poches des sucettes [...] » (p. 125). Jos était son principal rival. Pa va carrément expulser son fils de la maison : « Jos, tu vas être obligé de t'en aller, c'est plus vivable dans la maison, tu déranges tout le monde, et t'es un mauvais exemple pour les autres » (p. 118). Pa fait donc en sorte de couper les liens, du moins sur le plan physique, entre la mère et le fils. Mais, malgré tous ses efforts, il n'y arrivera pas totalement. Jos revient au chevet de Mam, malade et en fin de vie :

Vieille, vieille, si vieille femme maintenant! Ses cheveux qui tombaient par touffes grises, laissant de grandes plaques de chair sur le crâne. Ses joues creusées, le menton presque disparu dans la bouche vide, les rides pour la première fois observées sur le front.

- Jos, donne-moi un peu d'eau.

Je prenais la carafe sur la table de chevet, vidais quelques gouttes dans un verre. Pa disait :

- Laisse, Jos. Je vais la faire boire.

La main froide de Mam sur mon poignet. Peut-être voulait-elle me dire quelque chose que je n'avais pas su comprendre. « T'étais un beau bébé, Jos, avec de grosses cuisses. Tu te traînais dans ta marchette, puis t'étais tout fier de toi quand t'arrivais à te lever. Tes grands boudins s'agitaient dans le vent. » Il y avait déjà longtemps qu'elle m'avait dit ça. Je ne voulais pas y penser car trop de paroles comme celles-là allaient me revenir et me miner et m'empêcher d'être vraiment auprès d'elle qui avait besoin de ma présence. (p. 219-220)

¹³ « La position autoritariste du mari n'incite pas tant celui-ci à l'affection qu'à se pénétrer de la dignité et de l'importance de sa personne ; et s'il refuse toute contrainte pour lui-même, il est particulièrement disposé à en imposer aux autres au nom de son intérêt et de sa gloire personnelle. » (Millett, 1971, p. 90).

La bouche asséchée, Mam quémande à son fils plutôt qu'à son mari de l'eau. Dans ce passage, on assiste à un comportement affectueux rempli de tendresse entre Jos et sa mère. C'est le toucher, geste d'affection symbolique illustrant la tendresse et l'amour entre deux personnes, qui dévoile la complicité qui existe encore à ce jour entre eux. Pa constate cette tendresse et cet amour entre Jos et Mam, et il n'apprécie pas du tout la situation. C'est pourquoi il demande à Jos de le laisser faire. Pour rompre le moment intime dévoilé (la main de Mam sur le poignet de son fils) entre les deux, Pa demande à Jos d'aller dans la cuisine pour faire taire les pleurs de la cadette :

Du salon, on entendait les sanglots de Colette. Pa dit :

- Jos, va donc lui demander de se la fermer.

La voix lente de Mam, qui ne se reconnaissait plus, déformée, presque animale :

- Où est-ce que tu vas, Jos?
- Dans la cuisine, Mam. Je vais boire un verre d'eau et je reviens.
(p. 220).

Cette fois-ci, nous assistons à une réelle scène d'amour entre eux ; c'est la démonstration d'une relation intime entre le fils et la mère puisque c'est en fin de vie que Mam prend la parole (par un geste symbolique) et exclut le père en réclamant son fils, Jos. Jos remporte donc une victoire symbolique sur son père, mais au prix de la disparition de sa mère.

1.2.4 La blessure narcissique : l'impuissance sexuelle

Le héros de Victor-Lévy Beaulieu est un être profondément tourmenté. Obsédé par son impuissance sexuelle, Jos sera toujours hanté par la même question, à savoir s'il pourra avoir, un jour, une relation sexuelle avec une femme. Le lien entre sa mère et son impuissance sexuelle survient notamment dans la juxtaposition de l'idée de la relation sexuelle et l'évocation de la mère : « Mam, je pourrai donc jamais fourrer, moi, dans la vie? » (p.75). Fragilisé dans son identité masculine, Jos se sent impitoyablement démuné :

Peut-être que c'est moi qui ne sais pas regarder comme il faut les femmes et remarquer ce corps qui doit se tendre et chanter sous les couvertures dès qu'on lui met la main dessus. (p. 51)

Comme l'indique cet extrait, c'est une profonde inertie qui le paralyse. Même si notre protagoniste possède un pénis, il demeure un homme mutilé parce qu'il est incapable d'assumer son identité masculine. Comme le dit Badinter, « [l']identité masculine est associée au fait de posséder, prendre, pénétrer, dominer et s'affirmer, si nécessaire, par la force » (p. 147). Par extension, l'homme mutilé est aussi celui qui a un sexe, mais ne parvient pas à s'en servir (impuissance) (Badinter, p. 189). Jos est montré comme un homme rongé par la honte de la meurtrissure laissée sur son pénis ; c'est ce qui l'empêche d'avoir une quelconque érection, sauf en se masturbant.¹⁴ Outre les pulsions homosexuelles ressenties par Jos, le désir sexuel pour le sexe féminin sera inhibé par cette trace visible qui lui rappelle l'épisode du coq. En raison de cette trace visible et indélébile, Jos sera incapable de montrer son sexe au grand jour.

À cette étape de notre analyse, nous suggérons donc ceci : l'état d'affect anxigène circulaire provoque un déplaisir manifeste sur le plan sexuel, ce qui précipite notre

¹⁴ Puisque Freud affirme, dans *Au-delà du principe de plaisir*, que « [l]e traumatisme neutralise donc dangereusement le principe de plaisir », (p. 43-44) il n'est pas du tout étonnant de constater un tel comportement pour l'adulte qu'il est devenu. En fait, Jos sera incapable de dissocier les mots suivants : « coq », « cicatrice » et « pénis ».

protagoniste dans une cruelle angoisse perpétuelle. L'expression de traumatismes vécus refait surface. Au final, c'est dans la solitude et l'isolement de son appartement, telle une couverture protectrice, que Jos trouvera un peu de paix et de réconfort : « [...] ici, c'est la paix, la paix de l'encens qui brûle, la paix des yeux du Bouddha tournés sur eux-mêmes, la paix de l'innocence retrouvable » (p. 33-34). Jos s'isole parce qu'il se définit comme un être incapable. Puisqu'il n'arrive pas à avoir une érection (sauf en se masturbant), son impuissance sexuelle le jette dans la détresse et l'incompréhension : « Ce n'est plus imaginer que je veux, c'est connaître le secret du bout de la queue de Christ » (p. 80). La valeur du phallus qu'il tient entre ses mains lorsqu'il se masturbe trouble profondément Jos. Selon André Vanasse, « [I]a fascination qu'elle exerce sur les personnages est incommensurable. [...] Car le " mystère de la queue " est intimement lié au mystère de la copulation » (1990, chapitre III). Dans cet état de grand désarroi, Jos ne veut qu'une chose : comprendre le mystère de son organe meurtri et relâché, car il est inopérant. La blessure narcissique dont il souffre profondément est affligeante pour l'homme qu'il est devenu.

En somme, le rapport amoureux entre la mère et le fils persiste tout au long de leur vie. Jos est incapable de se séparer totalement de sa mère. Il n'arrive pas à éprouver du désir sexuel pour une femme étant donné qu'il porte la marque de la honte sur son pénis (cicatrice laissée par un coq fou). En plus, supporter l'humiliation en permanence, c'est-à-dire ne pas être capable d'avoir une érection (sauf en se masturbant) lui confirme son incapacité d'être un homme et l'accule dans une impasse pour ce qui est de vivre une vie sexuelle accomplie. Au deuxième chapitre, il sera question de sa tentative de libération de sa relation avec Mam. Jos utilisera Marie, une femme sans histoire et disponible, qui a dix ans de plus que lui, pour tenter d'y parvenir. Dans son rapport avec Marie, il projetera la figure idéalisée de sa mère, mais aussi son ambivalence profonde à l'égard du désir.

CHAPITRE II

MARIE, LA FEMME INSTRUMENTALISÉE

Dans *Jos Connaissant*, nous l'avons constaté, Jos éprouve un mal-être certain. Souffrant et tourmenté, il incarne « [...] pour longtemps, sinon pour toujours, la personnalité et l'imaginaire du personnage qui demeure, adulte, submergé, paralysé par sa passion dévorante et décevante pour une mère qui ne peut que lui échapper [...] » (Pelletier, p. 73). Pour cette raison, il est extrêmement difficile pour Jos de développer une quelconque relation amoureuse avec une autre femme ; il demeure asservi à l'amour primaire qui le lie à sa mère. Confronté à une solitude douloureuse qui aiguise, au quotidien, son malaise, Jos « [...] cherche à atteindre par l'alcool un état de bien-être, de plénitude qui pourrait être un équivalent de l'univers sécurisant de l'enfance, un substitut du paradis perdu que représentait le rapport fusionnel à la mère » (Pelletier, p. 73). Cette voie sans issue le plongera dans le chaos.

Pour se défaire de cet état de paralysie existentiel, Jos instrumentalise Marie, serveuse au Ouique et ancienne danseuse nue, avec qui il partage plusieurs traits. « Comme lui, Marie est paumée, dépossédée, aliénée, réduite à une " petite vie " sans signification dont elle tente de s'évader par l'alcool [...] » (Pelletier, p. 73). C'est avec cette femme, qui a dix ans de plus que lui, ce qui lui facilitera la projection sur elle de la figure idéalisée de la mère, que Jos vivra ce qui semble bien être sa première véritable expérience sexuelle. Il sera alors confronté à une nouvelle réalité : vivre l'expérience d'une relation intime homme-femme. Fragile et vulnérable en tant qu'homme, notre protagoniste sera ébranlé émotionnellement par ce nouveau rapport humain. La résonance symbolique du rôle substitut de la mère assumée par Marie trouvera un écho dans sa quête identitaire. Jos sera alors envahi par des souvenirs refoulés qui l'habitent et le hantent encore. Une telle intrusion dans son passé fera place à une extrême inquiétude, d'où l'émergence d'une grande souffrance.

Pour rendre compte de la relation que Jos tente de nouer avec Marie afin de se réparer lui-même, il sera question dans un premier temps, des études sur l'investissement narcissique et les pulsions de vie (Freud et Green). Les théories sur la construction identitaire du mâle (Badinter) nous permettront de mieux comprendre ce processus complexe et chargé de douleur. Nous verrons comment des blessures infligées dans l'enfance déterminent largement la construction de l'homme que Jos est devenu. Retenons que c'est l'inscription des représentations d'objets et d'affects qui renvoie ici à des moments de vie douloureux pour Jos. Non seulement on n'efface pas totalement le passé – le « roman familial »¹⁵ du sujet détermine, d'une certaine manière, la dépendance ou l'indépendance affective mise en jeu –, mais le pouvoir destructeur des traumatismes anciens prendra une dimension considérable dans sa vie de mâle devenu adulte. Ensuite, pour mieux étudier la manière dont Marie est instrumentalisée, étant donné que son corps fait « limitation, servitude, finitude » (Green, 2007, p. 213), nous nous intéressons à l'étude de Nancy Huston, *Mosaïque de la pornographie*. Enfin, nous verrons comment l'homme manipule la femme pour se sentir plus fort et plus puissant, d'où l'inscription d'un sujet dominant et d'un objet dominé (Dardigna).

Ces bases théoriques posées, nous étudierons la construction de l'identité de Jos dans l'expression de sa relation avec la sexualité à l'âge adulte (Badinter). En interrogeant la manière dont la tentative d'investissement affectif sur l'Autre, le féminin, se met en place, nous pourrions mieux comprendre la crise identitaire vécue par Jos dans la représentation de son roman familial. Au final, l'expression de ses angoisses éveillera un sentiment de honte à l'égard du féminin. Nous supposons donc que la situation de confusion et de chaos de l'attachement relationnel homme-femme de Jos pourrait alors être surmontée, du moins en partie, par une réelle mise en distance de son obsession pour « [...] une figure sacrée qu'il poursuit dans les

¹⁵ Dans *Roman des origines et origines du roman*, Marthe Robert revient sur la théorie du narcissisme introduite par Freud en 1914 et examine l'inscription du « roman familial » dans les textes de fiction.

relations ponctuelles qu'il entretient avec d'autres femmes, généralement perçues comme des avatars dégradés de l'image maternelle » (Pelletier, p. 72).

Selon Badinter, qui résume divers théoriciens, l'identification masculine repose sur l'étape essentielle de différenciation de l'Autre, la femme. Un tel comportement sera difficile parce que

[m]ême bien refoulé, la symbiose maternelle hante l'inconscient masculin. Parce que les hommes ont été élevés depuis des millénaires uniquement par des femmes, il leur faut dépenser des trésors d'énergie pour garder les frontières. Tenir les femmes à distance est le seul moyen de sauver sa virilité. (1992, p. 88)

Il sera donc nécessaire pour le mâle de faire cette « [...] mise à distance des femmes, et d'abord la première d'entre elles, la mère. Certains parlent de première trahison, d'autres de meurtre symbolique » (p. 85).

Une grande confusion de sentiments et de pensées habite et habitera désormais notre protagoniste. C'est Marie qui servira Jos dans un rôle ultime : être l'objet substitutif de la figure maternelle.

2.1 Théories de la construction de l'identité et de la formation masculine

2.1.1 Le narcissisme masculin

En psychanalyse freudienne, le concept de narcissisme reconnaît la permanence d'un investissement libidinal sur soi-même « [...] comme une stase de la libido qu'aucun investissement d'objet ne permet de dépasser complètement » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 262).¹⁶ Très tôt, l'enfant mâle reconnaît que la

¹⁶ Chez Freud, le terme « narcissisme » apparaît pour la première fois en 1910, pour rendre compte du choix d'objet d'amour dans lequel il se reconnaît, soit lui-même.

« [...] haute estimation narcissique du pénis peut se réclamer du fait que la possession de cet organe contient la garantie d'une nouvelle union avec la mère (avec le substitut de la mère) dans l'acte du coït » (Freud, 1993 [1909-1910], p. 52). Cet investissement sur soi-même construit donc l'image du sujet amoureux narcissique, liée à son premier rapport avec son corps. Les soins précoces apportés par la mère – l'inscription d'investissements libidinaux – et l'auto-érotisme déterminent le fonctionnement des pulsions ultérieures et les éventuels choix d'objet faits dans le but de conserver cet état délicieux et chaleureux. Freud, parle donc du narcissisme primaire qui « [...] désigne d'une façon générale le premier narcissisme, celui de l'enfant qui se prend lui-même comme un objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 264). Dans son idylle familiale, le narcissisme infantile inspire un sentiment de puissance parce que c'est un monde valorisant et rassurant :

Longtemps, en effet, le petit enfant voit dans ses parents des puissances tutélaires qui lui dispensent sans cesse leur amour et leurs soins, en échange de quoi il les revêt spontanément non seulement d'un pouvoir absolu, mais d'une capacité d'aimer et d'une perfection infinie qui les placent dans une sphère à part, bien au-dessus du monde humain. [...] puisqu'à diviniser ses parents on devient soi-même l'enfant-dieu. (Robert, 1972, p. 44-45)

Cependant, l'enfant-dieu, comme l'écrit Marthe Robert, devra admettre en grandissant que son statut de petit roi est éphémère. De fait, son « roman familial », qui renvoie à ses désirs infantiles narcissiques, donne lieu par la suite à des conflits « [...] qu'il lui faut régler avec son propre orgueil, et s'il se blesse, c'est en quelque sorte souverainement, sans préjudice des exigences de sa vanité » (Robert, p. 48-49). Concrètement, la perte de son statut privilégié d'enfant-roi, statut qui implique de recevoir l'amour et l'attention exclusifs en permanence, fera place à la réalité, soit le fait de se voir privé de l'attention privilégiée des adultes, notamment de celle de la mère. Cet abandon, l'enfant le vivra comme la révélation d'une punition injuste

sévère. Conséquemment, il intériorisera, en grandissant, des frustrations répétées. Étant donné qu'il est privé de ce lien amoureux exclusif d'avec la mère en particulier, l'enfant sera propulsé dans un monde d'insatisfactions.

Le narcissisme initial implique donc de maintenir l'admiration de la mère, voire la fusion avec elle. Mais en même temps, pour « [...] devenir un homme, il devra apprendre à se différencier de sa mère et refouler au plus profond de lui cette passivité délicate où il ne faisait qu'un avec elle » (Badinter, 1992, p. 76). Une distanciation spatiale d'avec cet objet d'amour s'impose donc, car « [...] le petit mâle ne peut se développer qu'en devenant le contraire de ce qu'il est à l'origine » (Badinter, p. 77). Autrement dit, la plus grande difficulté pour l'homme, c'est d'être capable de résister au lien qui l'unit au féminin-maternel. Cette séparation ne se fera pas sans douleur, étant donné que « [...] perdre l'objet c'est se perdre soi-même » (Green, 2007, p. 172). Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud affirme que la douleur est donc la véritable réaction à la perte d'objet, l'angoisse serait plutôt la réaction au danger que cette perte entraîne et, en un déplacement supplémentaire, au danger de la perte d'objet elle-même (Freud, 1993 [1909-1910], p. 83). La blessure qui en découle sera nécessairement vive étant donné que « [...] la relation première à la mère est la condition même de l'identité humaine du mâle » (Badinter, 1992, p. 80). Malgré les apparences, l'ombre maternelle, cet objet d'amour invisible et imperceptible, se terre dans son amour-propre. Dans *Narcissisme de vie narcissisme de mort*, Green a montré que la réalisation du narcissisme de vie, c'est une épreuve qui n'aspire qu'à une chose : ne plus souffrir. Il explique la situation ainsi :

Il faut ici rappeler les évidences : les narcissiques sont des sujets blessés – en fait, carencés du point de vue du narcissisme. Souvent la déception dont ils portent encore les blessures à vif ne s'est pas bornée à un seul des parents, mais aux deux. [...] il est clair que certains ne s'en remettent jamais [...] (2007, p. 18).

Le narcissisme est donc moins effet de liaison que de re-liaison, précise Green (2007, p. 27) parce que le sujet blessé idéalise un amour perdu qu'il cherchera nécessairement dans ses rapports ultérieurs. Comme il est essentiel de se détourner de ses déceptions pour dissiper la douleur de la perte de son premier amour, c'est-à-dire la mère et ses soins constants, le mâle doit apprendre à composer avec l'acceptation de sa nouvelle réalité. Se différencier de la mère, couper ce lien intime, sera une tâche difficile qui met à l'épreuve son équilibre émotionnel. Pour assurer le besoin vital de différenciation d'avec la mère et tenter de rétablir un certain équilibre intérieur, l'adulte mâle devra se résigner, selon Badinter (1992, p. 88), au fait que « [t]enir les femmes à distance est le seul moyen de sauver sa virilité ».

2.1.2 Mère tabou, mère putain

La bonne et tendre mère finit, tôt ou tard, par déchoir aux yeux du sujet qui l'admire. L'enfant découvre une réalité banale, mais qui le sidère : « *Les mères ne sont pas vierges*, elles ne l'ont jamais été. Les putains accouchent et les mères baisent, voilà ce qui se passe pour de vrai » (Huston, 2004, p. 20). Le corps de la mère est souillé et il le restera. Puisque la mère a eu au moins une aventure, celle qui la lie au père, elle est suspecte, défraîchie, condamnée et adultère pour tout dire. C'est le nombre d'enfants mis au monde par cette dernière qui la condamne moralement aux yeux du sujet. De la mère adulée et glorifiée qu'elle était au départ pour le garçon, elle devient dès lors un objet indigne, voire même une putain. Il s'agit clairement d'« une condition sociale humiliée », selon Robert (1972, p. 55). Dardigna affirme que la femme, mère ou putain, est un objet utilisable, une créature réduite à son sexe :

Ce sont les femmes qui doivent payer de leur sexualité tout entière la méprise initiale du désir masculin sur le corps prétendu « pur » et asexué de la mère. Le scénario érotique fonctionne comme conjuration de

l'horrible découverte selon laquelle toutes les femmes – y compris les mères – ont un sexe (Dardigna, 1980, p. 166).

Forcément, la femme qui devient un jour mère a connu le plaisir ; elle s'est unie au père pour créer le vivant. L'idée que toutes les mères ont accueilli le pénis d'un homme suppose qu'elles ont éprouvé des désirs multiples et répétés. « Le vagin contenant devient dangereux essentiellement à cause du plaisir et du bonheur qu'il éprouve à porter le pénis du père en lui », affirme Marbeau-Cleirens (1980, p. 22). Dans de telles conditions, au lieu d'une opposition mère-putain, on en arrive à une équivalence entre la mère et la putain. L'illusion de la mère chaste et pure, c'est-à-dire la représentation de la mère déifiée, bascule pour l'imaginaire masculin dans la honte : la féminité sexuée de son corps fait d'elle un être comme les autres, un corps souillé, utilisé et utilisable.

2.1.3 La mère substitut

Pourtant, à l'âge adulte, les hommes sentent encore le besoin de cette mère toute – puissante et protectrice, soutient Marbeau-Cleirens (1988, p. 27). Le corps sexué de la femme – les cavités chaudes, humides et réconfortantes qu'il abrite – rappelle ce lieu originaire du corps de la mère qui est voué à aimer et à protéger le petit enfant, même devenu homme. Dans *Mosaïque de la pornographie*, Nancy Huston affirme que

[t]out homme n'a eu qu'une mère. Et du moment où la profanation de ce *corps-là* lui est impossible, *n'importe quel corps* de femme fera aussi bien (ou aussi mal) l'affaire [...] pour remplacer l'irremplaçable, pour réaliser l'irréalisable : le retour aux entrailles à travers la *connaissance* (Huston, 2004, p. 243).

La nécessaire « trahison » de la mère par le fils, c'est une étape fondamentale dans l'effort d'opérer une coupure véritable, passe forcément par le corps sexué d'une

autre femme.¹⁷ La figure de la mère de substitution, cette autre femme représentant un objet de remplacement, permettra au mâle non seulement de satisfaire ses besoins de réconfort, mais aussi de signifier son identité masculine. Autrement dit, « [...] c'est la réactualisation en toute femme du corps interdit de la mère et l'absence d'intérêt réel pour tout autre objet féminin » (Dardigna, 1992, p. 167) qui permettront à l'homme de créer son identité. Le désir archaïque du corps maternel subsiste et conditionne la réalité de l'homme adulte à la femme. En tant que mâle humain, « [...] il se dit, raisonnant en parfait cynique, qu'après tout la différence entre la mère et la putain n'est pas si grande que cela, puisqu'en définitive elles font la même chose » (Freud, 1969 [1910], p. 52), soit satisfaire le besoin des hommes afin d'assouvir leur désir. Les femmes représentent ainsi « [...] presque toujours un substitut pour la mère [...] la mère phallique de l'enfance ». ¹⁸

2.1.4 La femme, un objet utilisable

Dans son rapport avec le féminin, l'homme reconnaît donc la femme comme un objet instrumentalisable ; parfois, il ira jusqu'à traiter ses amantes « comme des objets jetables », affirme Badinter (1992, p. 96). Un tel rapport au corps féminin génère, chez l'homme, une attitude à la fois désinvolte et méprisante. Par ailleurs, « [...] c'est la connaissance de l'existence de certaines femmes qui font un métier de l'acte sexuel et sont de ce fait l'objet du mépris général », selon Freud (1969 [1910], p. 52), qui autorise une telle attitude. Même de nombreuses années plus tard, l'idée que la femme sexuée est assimilable à la putain subsiste. Un tel comportement du mâle met alors en évidence l'inscription d'un rapport entre un sujet masculin dominant et un objet féminin dominé :

¹⁷ Rappelons encore une fois que nous parlons de l'économie hétérosexuelle qui est celle de Jos Beauchemin.

¹⁸ Propos de Steven Marcus, *The Other Victorians*, New York, Basic Books, 1974, p. 270, rapportés par Nancy Huston (2007, p. 180).

Essentiellement le modèle inégalitaire où prend source la forme de tout rapport social : celui du dominant et du dominé, d'un homme et d'une femme. Garder la légitimité idéologique de l'infériorisation des femmes, c'est conserver la légitimité structurelle de toute forme d'infériorisation, quelle qu'elle soit (Dardigna, 1980, p. 52).

De ce point de vue, c'est le statut d'objet imposé au sexué féminin qui donne à l'homme le droit d'opprimer la femme pour son plaisir. Telle une marchandise consommable, le corps des femmes – principalement –, mais pas exclusivement, le corps de celles qui s'adonnent au commerce sexuel permet de satisfaire les désirs et les pulsions sexuelles liées à la libido ; « les objets d'amour ultérieurement choisis conservent l'empreinte des caractères maternels et deviennent tous des substituts matériels facilement reconnaissables » (Freud, 1969 [1910], p. 51). À travers le corps sexué de Marie, Jos tente de retrouver et de satisfaire son désir de la chaleur du corps maternel.

Voyons maintenant comment l'expression des fortes émotions vécues dans la relation intime avec Marie témoigne, chez Jos, de l'empreinte durable des inconforts et des angoisses causées par le corps sexué féminin et de son incapacité d'aimer réellement l'Autre.

2.2 Le rapport intime de Jos avec le féminin

2.2.1 La fonction symbolique de Marie

L'expérience de l'inceste symbolique sur le corps de la femme-objet, soit Marie dans le cas qui nous intéresse, traduit l'expression du désir de possession de la mère.¹⁹ Tout compte fait, c'est à travers l'instrumentalisation du corps de Marie que

¹⁹ Nous verrons plus en détail, au chapitre 3, comment l'inceste symbolique s'effectue dans un rapport de domination, d'hostilité et de transgression.

Jos tentera de se libérer du lien amoureux qui l’unit à sa mère. Le désir de rompre ce lien va susciter, chez Jos, de vives émotions, d’où l’émergence de tensions extériorisées et de malaises. Ainsi, Jos représente « [...] la voix mal assurée, trébuchante, d’un personnage qui se cherche dans la confusion, dans le clair-obscur d’un malaise, d’un mal de vivre [...] », soutient Pelletier (2012, p. 71).

Comme nous l’avons vu au premier chapitre, Jos voue un amour profond à sa mère. Rappelons-nous qu’à l’époque où il a été forcé par Pa d’aller au séminaire, Jos, tel un enfant à qui on arrache l’amour charnel, était inconsolable. Au moment de la séparation, il embrasse la main de sa mère dans un ultime effort pour la conserver pour lui seul :

Et moi solitaire dans ma prison, incréé, baisant la main de Mam et sanglotant sur son sein :

- Voyons, Jos. Fais pas l’enfant. (p. 119)

Plusieurs années plus tard, la même scène se reproduit. Cette fois-ci, c’est avec Marie :

Je sanglote sur le sein de Marie, comme vidé de moi-même. Je ne suis qu’une enveloppe, qu’un tissu de larmes mouillant le téton de Marie qui me caresse les cheveux.

- Voyons, Jos. Fais pas l’enfant. Je t’aime. (p. 184)

Même à l’âge adulte, Jos demeure un être qui cherche, comme un enfant perdu la chaleur du corps de la mère et la douceur de ses mains qui le réconfortaient jadis. « Ce désir d’union fusionnelle vécue dans le passé est proche de celui de retourner dans le sein maternel [...] » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 18). Par ailleurs, le prénom de l’objet du désir de Jos, Marie, est celui de la mère de Jésus ; avec celui de Jos – Joseph –, il forme la Sainte Famille particulièrement vénérée dans le Québec de

l'époque.²⁰ Des connotations maternelles se rattachent donc d'emblée à la jeune femme.

On remarque une similitude plus que frappante dans le comportement et l'attitude montrés dans les deux scènes citées à l'instant. Pourtant, rappelons-nous qu'elles se sont produites à deux moments différents dans la vie de Jos. Contre toute attente, le comportement de Jos est identique dans les deux situations ; il est appuyé sur le sein nourricier. De plus, Marie répète exactement les mêmes paroles que Mam («Voyons, Jos. Fais pas l'enfant »). Dans le premier extrait, qui nous ramène à l'époque de ses six ans, Jos tient, sinon retient la main de sa mère et l'embrasse tel un amant pour sa maîtresse alors que dans le deuxième extrait, la main n'y est plus. La véritable perte de l'amour de sa vie a disparu dans le deuxième passage ; le geste symbolique de tenir la main de celle qu'il aime s'est effacé. C'est plutôt Marie qui pose sa main dans les cheveux de Jos. Et Jos la laisse faire. Aussi, notons la dissolution de son être (« vidé », « enveloppe », « tissu de larmes »), liquéfié et collé au plus près du corps de la mère-substitut. Jos s'effondre littéralement sur le corps de Marie parce qu'il désire retourner dans le sein maternel ou à l'état de nourrisson. À la manière d'un gamin, Jos, malgré ses trente ans, « sanglote » comme il le faisait à l'époque. Le fait de sangloter, au lieu de pleurer comme le ferait un adulte, révèle un état de grand désarroi qui appartient normalement à un enfant en bas âge, comme le Jos du premier extrait. Jos cherche dans les bras de Marie le réconfort qu'il n'a pu obtenir de la mère autrefois. Marie voit clair dans le jeu de Jos, qui la désire non pas comme une amante mais comme une mère (le sein sur lequel il pleure est déssexualisé).

Dans ce court passage, Marie agit telle une mère, étant donné qu'elle lui caresse les cheveux comme elle le ferait pour son propre enfant. Ce geste d'affection et de tendresse est à l'image d'une mère attentionnée et aimante pour un fils. L'importance

²⁰ Au chapitre 3, nous verrons comment l'idéologie chrétienne fermée sur elle-même impose un rapport de domination homme-femme.

d'un tel geste de la part de Marie réside dans le fait qu'il témoigne d'un rapport de tendresse et de consolation. Marie prend soins de Jos. C'est à partir du contact direct avec le sein de Marie que Jos remonte à son enfance, c'est-à-dire à l'époque où il vivait en parfaite fusion corporelle avec la mère qu'il croyait posséder exclusivement : « Tu étais mon premier, Jos » (p. 44), disait Mam jadis. L'image du sein nourricier maternel évoque un état de communion et de plaisir charnel bon et réconfortant pour Jos. Les mots « enveloppe » et « tissu » nous permettent de faire un rapprochement avec sa vie intra-utérine, moment de vie important où le fœtus flotte dans cette enveloppe charnelle – l'utérus – contenant le liquide amniotique chaud et protecteur. Le fort attachement à cette enveloppe corporelle, pour Jos, suscite l'émoi lié à un « [...] retour au foyer prénatal, [qui est] un des désirs les plus refoulés de l'enfant ». ²¹ Même à l'âge adulte, les hommes sentent encore le besoin de cette mère toute puissante et protectrice, soutient Marbeau-Cleirens (1988, p. 27).

Marie reconnaît parfaitement l'état émotif de Jos, et, telle une mère tendre, lui procure le réconfort demandé – mots et caresses – tout en l'enjoignant à grandir (« Fais pas l'enfant »). Elle utilise exactement les mêmes paroles que Mam. C'est essentiellement à travers son rapport avec Marie, cette femme âgée, rappelons-le, de dix ans de plus que lui, que Jos tentera de vivre ses fantasmes sexuels idéalisés de la mère. Marie prononce également les mots « Je t'aime » qu'attendait vivement l'enfant Jos de la bouche de la mère.

Marie, cette ancienne danseuse nue, qui travaille maintenant comme serveuse au Ouique, était dès la première rencontre un objet utilitaire disponible :

Marie est venue vers nous avec le sourire, ses beaux seins généreux s'offrant au plaisir de l'œil. Elle dit :

²¹ C'est un concept élaboré par Freud, 1919, dans « *L'inquiétante étrangeté* », qui est rapporté dans l'ouvrage de Marbeau-Cleirens, 1988, p. 78.

- Vous dînez ici? (p. 106)

Aller vers les clients en exposant « ses beaux seins généreux », comportement associé à son ancienne vie de danseuse, c'est un peu comme s'offrir en tant qu'objet, du moins aux yeux de Jos. L'utilisation du mot « généreux » présente l'image de la femme allaitante qui s'apprête à donner le boire à l'enfant affamé. Dans cet élan de se donner à l'autre en tant que nourrice, il n'y a pas, semble-t-il, « [...] de femme plus maternelle que la prostituée » (Badinter, 1992, p. 206) dans un certain imaginaire masculin.

Par ailleurs, Marie éduquera Jos, encore puceau, dans la manière de communier avec le corps sexué de la femme. Elle sera la mère initiatrice, celle qui guide, explique et enseigne à son enfant ; celle qui lui fait vivre « une épreuve initiatique » (Laurendeau, p. 15). En visite chez Marie, Jos, docile, suit pas à pas son hôtesse. « J'identifie mal le décor maintenant, qui se perd dans les ombres, et c'est à peine si j'ai conscience que Marie m'a entraîné dans le salon » (p. 159). En bon élève, Jos va d'abord s'abandonner puis succomber aux tentations de sa chair : « J'ai tant besoin de tendresse que j'obéis au corps de Marie » (p. 173), dira-t-il. La douleur cuisante de son sexe suscite un désir immédiat, un désir qu'il ne contrôle plus désormais :

Mon pantalon colle sur ma cuisse comme une plaque de sang et, à l'aide d'un doigt glissé dans ma poche, j'essaie vainement de lui faire reprendre son pli. C'est comme si j'étais nu devant Marie et difforme. (p. 165)

Comme un adolescent vivant une éjaculation précoce, Jos se sent humilié. Secrètement, il tente de décoller son pantalon de sa cuisse puisqu'il se sent pris en faute. Relevons, encore une fois, une similitude frappante entre l'épisode du poulailler – être pris en défaut par Pa lorsqu'il tenait son pénis ensanglanté – et Marie qui, se rapprochant trop de lui, provoque une éjaculation subite. En tant qu'homme

vulnérable, Jos se sent totalement désorienté, piégé et humilié par une telle situation. Il tente d'effacer la trace humide laissée sur son pantalon en glissant un doigt dans sa poche. Aussi, les mots « nu » et « difforme » confirment l'état embarrassant dans lequel il se retrouve et appellent sans doute son état de nourrisson informe (« je ne suis qu'une enveloppe ») dans la scène analysée plus haut.

Voici comment, au cours de la même scène, Jos décrit Marie :

Marie s'est levée, je vois son dos nu et brun, cette tranche de sexualité qui est comme une blessure dans sa robe verte, et le désir d'elle me revient, m'inonde avec force. Je tente de balbutier : « Je t'aime, Marie », mais rien ne vient, je suis encore incapable de dire ça, toute ma résistance ne m'a pas quitté. (p. 165)

La tenue de Marie, qui laisse voir son dos nu et brun, révèle « une blessure ». Marie s'expose au regard de l'autre : c'est de cette manière qu'elle a appris à attiser le désir sexuel chez le mâle, car ce comportement de Marie rappelle un comportement maintes fois répété de sa vie nocturne des boîtes à musique : se dénuder. Marie est fortement marquée par une blessure (« cette tranche de sexualité »). Parallèlement à l'état de souffrance de Marie, Jos a, lui aussi, sa façon bien à lui de souffrir. Sa blessure est apparente et indélébile (la meurtrissure laissée par le coq sur son pénis), car il en a gardé une cicatrice rose qui correspond en quelque sorte à cette blessure portée par Marie. Jos et Marie ont en commun un passé trouble de l'ordre des mutilations sexuelles. « J'ai eu la grande opération, tu sais », lui dira-t-elle (p. 181).

Il nous apparaît important de souligner à quel point le caractère propre de l'amour de Jos pour Mam, la première femme de sa vie, est ineffaçable. Malgré un effort immense (« Je tente de balbutier »), Jos est incapable de prononcer les mots souhaités par Marie : « Je t'aime, Marie ». En vérité, ces mots ont déjà été prononcés pour son premier amour et le seul amour de sa vie durant. Lors d'une visite chez

Mam, il lui avait avoué qu'il l'aimait plus que tout : « Je vous aime, Mam. Vous êtes et serez toujours la seule femme de ma vie. » (p. 118). Fidèle à son premier amour, il est incapable d'aimer Marie (« [...] je suis incapable de dire ça, toute ma résistance ne m'a pas quitté »), étant donné qu'elle est la femme substitut de Mam, sa mère, et que, comme le rappelle Freud, « [...] chaque substitut fait regretter l'absence de la satisfaction vers laquelle on tend » (1969 [1910], p. 51).

2.2.2 Une relation incestueuse imaginaire non réalisée

Dans ses nombreux fantasmes, et depuis son jeune âge, Jos désire à tout prix posséder Mam, à l'exclusion de son père : « Que lui dire pour qu'elle sache que je l'aime ? » (p. 125). En effet, il veut retrouver la chaleur de ce corps avec lequel il a partagé une fusion corporelle et affective.

Le souvenir d'une sortie aux bleuets avec ses frères et sœurs, accompagné de Monette – un amour passager, l'histoire d'un été – traduit l'immense désir incestueux de Jos pour Mam :

Je m'étais accroupi dans une talle, avec la vision, devant moi, des cuisses brunes de Monette, puis le coup de soleil sur la nuque, les abeilles par triades sur les corolles de fleurs jaunes, les gros bourdons et les taons bruyants qui venaient tourbillonner autour de nous, et Monette criait : « Je veux pas être piquée, Jos. » Elle courait vers moi et je la prenais dans mes bras. [...] Puis, brusquement, l'image de Mam se superpose à la mienne : n'ai-je pas maintenant des seins lourds et affaissés, et des souliers à talons hauts, et comme une meurtrissure dans l'entrejambe, et des fesses pulpeuses? (p. 126)

La vision de la position de Monette, accroupi dans une talle, montrant ses cuisses brunes, propose une position sexuelle qui rendrait l'acte sexuel possible. Le geste de la serrer dans ses bras est significatif parce qu'il propose l'étreinte chaleureuse de deux amoureux (« je la prenais dans mes bras »). Toute cette scène rapportée par le

biais d'un souvenir d'enfance révèle une relation incestueuse imaginaire. Cette imagerie mentale témoigne d'un besoin viscéral de toucher le corps féminin. Dans cet extrait, il est question de : « seins lourds et affaissés » et de « des fesses pulpeuses », images de la chair féminine qui affirment un fort désir de possession du corps féminin. L'emploi du mot « meurtrissure » évoque la douleur que cette scène engendre dans son être, autant que la meurtrissure physique dont il parle. Cette scène fantasmée qui implique le fils et la mère, c'est clairement la représentation charnelle des fantasmes intériorisés pour un premier objet d'amour. L'envie est telle qu'il souffre véritablement (« meurtrissure »), devant ce désir qui le foudroie en-dedans.

Puisque ses désirs intériorisés demeurent insatisfaits à l'âge adulte, Jos s'adonne à la masturbation solitaire. « J'ai parfois la surprise de voir ma queue s'éveiller quand je me concentre sur elle » (p. 34), dit-il. Le mot « surprise » est important ici, car Jos ressent une immense satisfaction quand il est capable d'obtenir une érection. Ainsi, contempler son propre phallus le jette dans un état de béatitude exquise :

Je revins à moi, le cœur me battait aux tempes, il y avait de la bave sur mon menton, et je vis que ma queue était en érection, avait grossi et pris tout l'espace de la pièce. Je l'entourai de mes deux mains ouvertes et c'était brûlant et translucide. Entraîné par le poids de ma queue, je tombai une autre fois face contre terre, et je roulai sur le tapis poussiéreux, abruti par la violence de mes désirs [...] (p. 75)

C'est dans l'acte masturbatoire que « [...] la fixation incestueuse non surmontée à la mère [...] » se réalise, affirme Freud (1969 [1910], p. 56). Dans les faits, c'est à travers cet acte solitaire que les pulsions sexuelles de Jos tendent à se libérer. Jos bascule face contre terre étant donné que l'intensité du geste (« le cœur battait aux tempes » et « de la bave sur mon menton ») le propulse dans un état presque délirant de bonheur. La plénitude du désir tant souhaité est tellement intense (« [...] je l'entourai de mes deux mains ouvertes et c'était brûlant et translucide ») que Jos tombe à deux reprises. Le mot « brûlant » révèle le degré d'intensité de son plaisir

narcissique, tout comme le font les hyperboles autour des dimensions de son organe (« avait grossi et pris tout l'espace de la pièce » et « [j]e l'entourai de mes deux mains ouvertes »). À cela s'ajoute la fascination pour son propre organe qui le subjugué (« poids énorme qui le font tomber »). Notons aussi le registre enfantin (« de la bave sur le menton »), celui de la saleté (« tapis poussiéreux ») et de la bestialité (« abruti par la violence de mes désirs »). Ces descriptions détaillées traduisent la portée de l'acte masturbatoire auquel il s'adonne.²²

C'est pour revivre la sensation d'un tel plaisir que Jos cherchera à coucher avec Marie. En l'instrumentalisant, il tentera de réaliser l'inceste imaginaire qu'il n'a jamais pu vivre avec Mam : « Marie, sors-moi donc de ce trou du cul de rêve puant! Marie, je veux plus méditer, je veux m'enterrer avec toi dans la fornication ». (p. 81) Même si Jos sent le besoin de faire du corps de Marie un instrument ultime, il a peine à croire qu'elle sera à la hauteur de Mam, son premier amour véritable :

Je vois devant moi une pauvre fille défraîchie, grande buveuse et wétrice, et je voudrais me persuader qu'elle est la femme fatale, la Mère avec qui je vais commettre l'inceste attendu par lequel je me libérerai moi-même [...]. (p. 168).

Concrètement, une relation incestueuse symbolique avec Marie lui permettra de concrétiser « [...] un désir de retrouvailles avec la mère et l'enfance sur un mode fusionnel » (Pelletier, p. 70). Il décrit ce désir ainsi :

Je la regarde, cette tendre Marie dont les grands yeux tournés vers moi me supplient [...] et je me dis qu'il est enfin venu le temps de l'initiation, que je n'ai qu'à embrasser cette bouche pulpeuse pour que la modification devienne possible, mais je suis incapable de ça puisque je ne crois pas à la présence de cette femme ni à la majesté de ses pouvoirs. En train de me jouer à moi-même une comédie, me forçant au ridicule, me préparant à un jeu qui ne me convient pas. [...] (p. 167-168).

²² On peut reconnaître, dans cette survalorisation constante du pénis, une vision androcentriste et misogynne qui imprègne, comme l'a montré Luce Irigaray, l'ensemble de la pensée occidentale et qui est véhiculée de manière transparente dans l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu.

Son rapport intime à la féminité sexuée du corps de Marie sera pour Jos la véritable révélation d'un échec relationnel. Au final, c'est dans l'état d'une profonde solitude que notre protagoniste se retrouvera, parce qu'il sait pertinemment qu'il joue la comédie avec cette femme. Avec Marie, cette femme moralement inférieure aux yeux de la société (« [...] je suis incapable de ça puisque je ne crois pas à la présence de cette femme ni à la majesté de ses pouvoirs »), Jos se détachera de ses désirs et de ses pulsions. Les verbes tels que « jouer » et « forcer » témoignent ainsi de peu d'intérêt pour ce qu'elle représente en tant que femme. L'ennui d'une éventuelle relation intime avec elle, cette femme-objet offerte et disponible, sera plus fort que tout.

2.2.3 Marie, la femme-objet

L'image de Marie telle qu'elle se propose à notre protagoniste le trouble dans ses sentiments : « Je regarde passer cette provocation qu'elle se fait d'elle-même et le désir me brûle bientôt le ventre » (p. 66), se dit-t-il. Sensible aux attraits de cette femme qui s'offre à lui, il ressent une attirance, un immense désir qui le stimule au plus profond de son être. À cet égard, rappelons que « [l]a conception freudienne du désir concerne par excellence le désir inconscient, lié à des signes infantiles indestructibles » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 121). Puisqu'il convoite ce que représente le corps féminin de Marie – ce lieu réconfortant où règne la chaleur absolue de la femme – Jos ressent un désir sexuel pour elle. Il détaille son corps comme une marchandise :

La belle petite robe moulant le corps musclé, les bas de nylon blancs qui galbent bien les chevilles et les mollets et les longues cuisses en forme de pylônes pour haute tension. (p. 53).

On observe la forte teneur en images partielles scindées du corps de la femme (chevilles, mollets, cuisses) une fragmentation qui met Marie dans « [...] la position d'un *objet du désir* » (Bataille, p. 138). Marie est comparée à un objet inanimé (« pylône »). Ces choix lexicaux en disent long puisqu'ils suggèrent l'idée que Marie, cette femme légère qui incarne la sexualité féminine, se propose non pas comme un être humain entier mais comme un bel objet soumis au regard et au désir du mâle. Bataille affirme que « [p]ar le soin qu'elle prête à sa parure, par le souci qu'elle a de sa beauté, que sa parure met en relief, une femme se tient elle-même pour un objet que sans cesse elle propose à l'attention des hommes » (1957, p. 140). La seule activité permise à la femme, c'est donc de s'offrir en tant qu'objet passif. Jos, vivra l'expérience de ses fantasmes à travers Marie :

« Bon yieu que cette fille-là a un mardeux de beau cul », disais-je aussi parce que la bière tuait en moi toute réserve – malgré que, sous la table, ma main s'était glissée dans ma poche, et tenait ma queue. Ah! le coq! (p. 30).

À trente ans, Jos parle comme un adolescent qui manque d'habileté et de maturité (« Bon yieu que cette-fille là a un mardeux de beau cul ») à l'égard du féminin. L'utilisation du mot « mardeux » renforce l'idée de la femme qui appartient à une classe sociale de bas niveau. Précisons que c'est lorsqu'il a un verre à la main (« [...] la bière tuait en moi toute réserve ») que Jos parvient à exprimer ses pensées et à se laisser aller à son désir. Sinon, incapable de s'exprimer adéquatement, il s'enferme dans le mutisme. Dans cet extrait, la femme est réduite à une seule partie de son corps : « beau cul ». En d'autres mots, Marie représente la femme-objet rabaissée. Selon Dardigna, la fragmentation du corps de la femme est violente ; on la découpe en morceaux isolés dans le but de satisfaire les plaisirs de l'œil masculin.

La femme est donc déshumanisée. Par ailleurs, le geste de mettre la main dans la poche de son pantalon et de tenir son pénis – geste identique à celui posé dans le poulailler jadis – ramène Jos à une expérience infantile pénible (« Ah ! le coq! »), ce

qui justifie son malaise devant la femme. On peut imaginer que pour Jos, Marie voit clair en lui, qu'elle l'a en quelque sorte démasqué : « Peut-être m'a-t-elle identifié désormais, peut-être connaît-elle le secret de mes forces et de mes faiblesses car je me sens brusquement comme viré à l'envers et palpitant ». (p. 163) Cette situation crée un trouble révélateur chez Jos puisque cette agitation qui l'atteint (« viré à l'envers »), constitue une forme d'intrusion dans son intériorité. Le mot « secret », à notre avis, justifie largement l'idée du non-dit. Hanté par son traumatisme infantile de castration par le coq, souvenir lié à la honte et à l'humiliation, Jos demeure prisonnier de ses pulsions et de ses désirs. En proie à d'intenses pulsions sexuelles lorsqu'il est en présence de Marie, Jos est également prisonnier de ses fantasmes : « Le feu me dévore le bas-ventre » (p. 74). Le tourment qui le ronge est fortement désigné par le choix du verbe « dévore ».

En somme, Victor-Lévy Beaulieu dépeint un adulte mâle profondément complexé. Perturbé dans ses désirs et ses pulsions sexuelles qui le consomment par en dedans, il voudra aller jusqu'au fond des choses avec Marie. Dans son rapport avec elle, Jos voudra retrouver un rapport fusionnel à la mère, et vivre l'inceste symbolique. Autrement dit, il se sentira investi d'une mission : expérimenter une fois pour toutes la sexualité charnelle pour trouver un sens à toute cette agitation pulsionnelle, espèce de rage narcissique vivante et active, qui le tiraille par en dedans. Au final, Marie sera donc celle qui, réduite à la femme-objet, permettra à notre protagoniste de vivre une première relation sexuelle. Dans la mesure où cette expérience sera une épreuve physiquement brutale et éprouvante, instrumentaliser le corps de Marie évoquera, à ses yeux, « [...] un acte incestueux symbolique, qui devrait, il ose l'espérer, le libérer » (Laurendeau, p. 15) de sa passion insatiable pour une mère qu'il n'a jamais pu posséder.

Dans le troisième chapitre, nous verrons de plus près comment Jos fera de Marie un instrument utilitaire dans un contexte de sexualité perverse, violente et immensément cruelle. Le corps de Marie deviendra un lieu de destruction pour Jos Beauchemin.

CHAPITRE III

UNE EXPÉRIMENTATION INITIATIQUE AVEC LA SEXUALITÉ FÉMININE

Obsédé par la nécessité de vivre une première expérience de la sexualité, Jos ira jusqu'au bout des choses avec Marie. Malgré un certain désir ressenti pour elle, Jos se sent surtout investi d'une mission libératrice : s'affranchir du corps sexué féminin. Victor-Lévy Beaulieu consacre un chapitre entier à cette mission libératrice nécessaire. Jos vivra une semaine de pure débauche insatiable avec Marie, une semaine qu'ils passent emmurés dans un petit appartement sombre et désuet, complètement coupé du monde. Nombreuses sont les manifestations de gestes violents et répétitifs sur le corps de cette femme. Ils créent un rapport de pouvoir qui s'inscrit dans la dichotomie sujet / objet et qui autorise l'expérience des limites sur le corps féminin. Ce qui est en cause ici, c'est la condescendance et le mépris facile de Jos Beauchemin à l'égard de Marie : dans son rapport avec elle, il « [...] se livre à tous les excès [...], s'adonnant à une sexualité perverse, dégénérant même en gestes répugnants, [...] » (Pelletier, 2012 p. 75).

Dans *Jos Connaisant*, la femme représente la cible par excellence, comme nous l'avons vu au chapitre deux, de la violence. Parce que la femme est désirable en tant qu'objet et parce qu'elle est à la fois passive et soumise à l'homme, elle peut être violentée impunément. La déclaration de principes d'Alain Robbe-Grillet légitime l'usage de la violence sur le corps féminin :

Il y a dans tous mes romans un attentat contre le corps, à la fois le corps social, le corps du texte et le corps de la femme, tous trois imbriqués. Il est certain que, dans la fantasmatique mâle, le corps de la femme joue le rôle de lieu privilégié pour l'attentat. (cité par Dardigna, 1980, p. 21)

Pour aborder cette violence, nous aurons recours aux théories de Georges Bataille, qui rendent compte du principe de la transgression et de l'expérience des

limites qu'elle permet. La notion des transgressions de l'ordre du sacré et de la sexualité nous sera utile pour mieux comprendre les débordements de violence de Jos Beauchemin sur le corps féminin. Nous verrons comment la transgression de ces interdits prend forme dans la souillure.

Dans un deuxième temps, les recherches de Julia Kristeva sur l'abjection nous permettront d'aborder la question du pouvoir de l'horreur de l'impropre : un pouvoir qui provoque le dégoût et une grande répugnance. La limite de la répulsion, ce pouvoir de pollution symbolique, inscrit à la fois la peur et le mépris de la souillure et du corps souillé. La frontière entre le propre et l'impropre apparaît donc comme hautement significatif dans l'univers des interdits. Une réflexion sur la dimension de la peur suscitée par la souillure – tels les spasmes et les vomissures – dans le récit de Victor-Lévy Beaulieu nous permettra d'identifier la manière dont opère la violence.

Ces bases théoriques posées, nous nous intéresserons au concept de la fragmentation du corps féminin dans les récits érotiques étudiés par Anne-Marie Dardigna. Nous retenons l'idée que le corps de la femme est réduit à un assemblage de fragments, ce qui tend à la rabaisser au rang d'un objet. Pour Dardigna, « [c]elle qu'on sacrifie, celle qui souffre et que l'on va humilier pour supprimer l'angoisse masculine, c'est toujours l'Autre-femme » (Dardigna, 1980, p. 83). Ainsi, l'enjeu de l'utilisation abusive de la violence envers le corps féminin, c'est clairement la domination de l'homme par rapport à la femme. La sexualité est davantage liée à la force et à la mainmise sur le corps féminin qu'au plaisir et à l'échange.

3.1 Théories de la transgression de l'interdit et les limites de l'abject

3.1.1 Le rapport au corps : transgression et violence

L'action de transgresser un ordre, une loi et une obligation, selon Bataille, est d'abord fondée sur des principes religieux. En effet, l'Église a toujours vénéré le rituel du sacrifice et de l'offrande. Bien que ce rituel soit admiré, il y a dans le sacrifice l'actualisation d'une pure violence qui mène à la mort. Bataille parle essentiellement d'un rapport de pouvoir qui s'exprime par la violence et la violation de l'interdit :

Dans le sacrifice, il n'y a pas seulement mise à nu, il y a mise à mort de la victime (ou si l'objet du sacrifice n'est pas un être vivant, il y a, de quelque manière, destruction de cet objet). La victime meurt [...] Cet élément est ce qu'il est possible de nommer, avec les historiens des religions, le *sacré*. (1957, p. 24)

Conséquemment, l'autel devient un lieu sacré vénéré par l'institution religieuse parce qu'il a permis le sacrifice. À travers ce même sacrifice, la souffrance, la violence et la mort engendrent une certaine forme de jouissance qui provoque parfois l'envie, parfois le dégoût.

Dans *l'Érotisme*, Bataille parle du rapport de pouvoir de l'homme sur la femme, qui s'exprime par la violence et par la violation de l'interdit. À priori, le sens de l'érotisme, c'est d'abord et avant tout la mort, étant donné que la violence s'actualise dans l'érotisme. Selon Bataille, l'homme, telle une bête, est naturellement violent et pour prouver sa supériorité sur le sexe féminin, il utilise cette violence. Angoisse, sacrifice, lutte à mort : la sexualité dans l'érotisme n'apparaît pas sereine (Dardigna, 1980, p. 83). En fait, il n'y a pas d'érotisme sans interdit et sans transgression, selon Bataille. Dardigna affirme que « [...] tout comme il s'agit de dominer l'animal, la chair, la mort, ce qui est en question dans cette bataille et qui produit l'identité virile, c'est la domination d'une femme » (1980, p. 83). Autrement

dit, le rapport de l'homme au corps sexué de la femme est violent, car ce rapport lui permet d'imposer sa supériorité. Puisque la violence faite au corps de la femme va à l'encontre de l'ordre social, c'est la dimension du péché qui s'inscrit ici. À travers l'expérience de la violence et de la sexualité, expériences régies par une combinaison de tabous et d'interdits, l'homme trouve le contentement des pulsions animales qui l'habitent. Bataille ira même jusqu'à dire qu'il n'existe pas « [...] d'interdit qui ne puisse être transgressé. Souvent la transgression est admise, souvent même elle est prescrite » (1957, p. 67).

3.1.2 Le pouvoir de l'abject

Chaque individu se définit par une série d'expériences intériorisées et les charges émotives accumulées à travers les expériences vécues créent un réseau de significances multiples. Conséquemment, le corps garde des traces qui évoquent des émotions variées de l'ordre du souvenir. Fait significatif, le souvenir réactualise les affects intériorisés lorsqu'il est ranimé. Puisque l'affect, c'est « l'expression qualitative de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 12), la complexité des relations émotives bouleverse sinon trouble. Julia Kristeva, dans *Pouvoirs de l'horreur*, affirme que le pouvoir de l'abject (paroles et comportements) laisse une empreinte émotive indélébile sur le corps parce que

[...] je suis affectée par ce qui ne m'apparaît pas encore comme une chose, c'est que des lois, des relations, des structures même de sens me commandent et me conditionnent. Cette commande, ce regard, cette voix, ce geste, qui font la loi pour mon corps apeuré, constituent et provoquent un affect et pas encore un signe. (1980, p. 17)

Selon Kristeva, le concept du pouvoir de l'horreur renvoie à la laideur et à l'infect parce qu'il est violent. Dans l'abject, il y a quelque chose de difficilement définissable. Entre autres choses, l'aversion qui est suscitée par l'horreur inscrit des

traces des expériences antérieures qui altèrent le sujet dans sa vulnérabilité : « La vision de l'ab-ject, par définition, est le signe d'un ob-jet impossible, frontière et limite » (Kristeva, 1980, p. 180). Parce que l'horreur du pouvoir de l'infect repose sur l'abjection et la souillure de la chair, un sentiment de répugnance fait violence au corps. En d'autres mots, la violence faite au corps – violence teintée d'un discours souvent ordurier invoqué par l'homme au détriment de la femme – crée des excès de pouvoir et de domination dans le rapport homme / femme : « Ce pouvoir des mots qui traverse l'érotisme, il est d'abord inscrit dans le monopole qu'ont toujours eu les hommes sur le vocabulaire sexuel » (Dardigna, 1980, p. 171). Julia Kristeva affirme que

[l]abject est apparenté à la perversion. Le sentiment d'abjection que j'éprouve s'ancre [...] L'abject est pervers car il n'abandonne ni n'assume un interdit, une règle ou une loi ; mais les détourne, fourvoie, corrompt ; s'en sert, en use, pour mieux les dénier. Il tue au nom de la vie : c'est le despote progressiste ; il vit au service de la mort [...] il réapprivoise la souffrance de l'autre pour son propre bien [...] La corruption est sa figure la plus répandue, la plus évidente. Elle est la figure socialisée de l'abject. (1980, p. 23)

Comme le suggère Kristeva, l'abjection subjugue le corps féminin sexué. À cela s'ajoutent la douleur et la souffrance chargées d'affects, une douleur et une souffrance qui laissent des empreintes dans la chair féminine. Au final, qu'il s'agisse de violence physique ou de violence verbale, l'abjection et la souillure du corps féminin, c'est l'affaire de l'homme. Dans le rapport homme - femme, le mâle, c'est le maître alors que la femme endosse le rôle de la victime soumise. Les désirs et les délires des excès du pouvoir de l'homme légitiment une sexualité violente. Le rapport sujet / objet autorise la torture du corps de la femme parce que cette violence sexuelle est transgression et jouissance pour le mâle. « Est-il nécessaire de rappeler que c'est *tout naturellement sur le corps des femmes* que s'exercera avec le plus de raffinement le pouvoir et ses excès ? » (Dardigna, 1980, p. 134). Il n'est donc pas étonnant de

constater « [...] pourquoi tant de victimes de l'abject en sont les victimes fascinées sinon dociles et consentantes » (Kristeva, 1980, p. 17).

3.1.3 Le morcellement du corps féminin

L'intérêt de l'homme hétérosexuel pour le corps de la femme repose sur ses désirs et sur ses fantasmes refoulés. Dans l'économie sexuelle patriarcale, l'homme fragmente le corps de la femme parce qu'il s'octroie, tel un propriétaire, le territoire que ce corps compose, comme si, en découpant chaque partie de son corps, il signifiait sa supériorité pour mieux instrumentaliser ce corps offert et disponible. Autrement dit, le corps fragmenté de la femme devient le lieu de la violence par excellence. L'emprise violente sur le corps féminin en délimite le territoire en diverses zones et orifices destinés à la consommation pour les hommes. Inférioriser la femme permet à l'homme d'affirmer sa virilité et sa supériorité en tant que mâle. Selon Dardigna, « [c]'est là, dans cette « supériorité » de l'imagination, que se joue la maîtrise de l'esprit (principe masculin) sur la chair (féminine) » (1980, p. 150-151).

L'organe génital féminin suscite le désir masculin ; en même temps, il crée une forte répulsion et une crainte qui s'expliquent ainsi : tous les êtres humains – arrachés brutalement du corps de la mère à la naissance – sont nés entre " la fiente et l'urine ", comme l'écrit Bataille (1957, p. 61) en citant les pères de l'Église. Le rapport à l'organe génital féminin « [...] induit l'image de la naissance comme acte d'expulsion violente par laquelle le corps naissant s'arrache aux substances de l'intérieur maternel. Or, de ces substances, la peau semble ne pas cesser de porter les traces » (Kristeva, 1980, p. 120). Malgré le désir ressenti pour le corps féminin, le rapport à l'organe génital féminin suscite une forme d'abjection, car, de ses orifices, sont évacués aussi des déchets. Selon Dardigna,

[c]ette fascination / répulsion correspond curieusement à l'évocation fréquente du sexe féminin. La culpabilité du regard porté sur quelque chose d'interdit, d'inhabituel et d'inquiétant, qui provoque à la fois du dégoût et de l'intérêt. (1980, p. 93)

Le désir de raviver le souvenir enfoui de celle qui l'a mis au monde, la mère, est profondément enraciné, et « [l]e besoin d'une mère protectrice persiste encore chez l'adulte puisque ses pouvoirs sont attribués par eux à des figures divines [...] » (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 66). La recherche de la relation archaïque à la mère jette le mâle dans la sphère maternelle manquante, c'est-à-dire le corps interdit de la mère :

Cette régression psychique favorise [...] la projection du désir de retour au sein maternel par la mort ou la dévoration ; la régression stimule aussi des fantasmes de castration par la mère ou par son vagin denté symbolique ; c'est en raison de ces pulsions de mort et de destruction qui sont liées aux délices fusionnels et libidinaux les plus archaïques avec la mère, que celle-ci est hallucinée comme terrifiante. (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 90)

D'abord, l'organe génital, ce morceau isolé du corps de la femme, semble effrayant et destructeur pour l'homme qui craint et désire cette mère imaginée et terrifiante du fait qu'elle possède cet organe énigmatique. Autrement dit, cet organe dévorant est effrayant pour l'homme parce qu'il porte le mystère de la création, un pouvoir que seule la femme possède. Toutefois, ce même organe demeure envoûtant parce qu'il est ce lieu qui soulève des tentations érotiques faisant naître un désir sexuel brutal, sinon animal. En effet, dans un imaginaire sexuel marqué par le christianisme, « [...] l'attrance sexuelle vers une femme c'est l'attrance vers la bestialité » (Dardigna, 1980, p. 125).

Voyons maintenant comment Jos, pour rejeter sinon tuer définitivement le désir sexuel qui le tourmente, vivra l'ultime « expérience des limites » avec Marie. Il instrumentaliser le corps de cette femme pour mieux s'affirmer en tant qu'homme supérieur, homme-esprit. Cette instrumentalisation du corps féminin se fera dans la

transgression de l'interdit ; elle sera d'une extrême violence. Un rapport de domination et d'hostilité s'actualisera pendant une semaine complète, une semaine de pure débauche isolé dans un appartement sombre, coupé du monde, comme un espace utérin, en somme.

3.2 La violence faite au corps : transgression de l'interdit

3.2.1 Marie, la femme tentatrice

Dans son rapport avec la sexualité, Jos se livre à des excès de pouvoir sur le corps de Marie. De cette manière, notre protagoniste explore toute la profondeur de l'abject dans l'acte sexuel avec le féminin. Il s'enferme avec Marie pour une semaine de débauche dont il sortira « gagnant », comme le dit Dardigna : « [l]'issue en est connue : la soumission d'une femme sera l'image symbolique de la conquête réussie du monde [...] l'instrument de la recherche, le moyen de son exercice, sacré ou pas, restent le corps des femmes, ou le corps d'une femme » (1980, p. 81-82).

Comme celle de Bataille, la vision de la sexualité qu'a Jos est imprégnée d'idéologie chrétienne. D'emblée, on reconnaît la forte connotation religieuse que suggère le prénom du personnage féminin, Marie. Puisque Marie, comme nous l'avons vu au deuxième chapitre, a été assimilée à la figure maternelle, la transgression est double : la Vierge est profanée et Jos désire une femme maternelle. Marie, la Sainte Vierge appartenant au discours religieux ²³, devient pour Jos Marie, une femme dépravée et tentatrice. La profanation est de taille :

²³ L'image de la « [...] vierge mère est cette femme qui a conçu sans homme, seulement avec l'aide d'une présence symbolique ou imaginaire ». (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 74)

Jadis, il y avait les fesses pulpeuses de Marie, obscènes dans le jet du spot faisant un carré de lumière qui partait du fond du cabaret et venait s'échouer sur son cache-sexe transparent. [...] dans sa peau huilée et parfumée que les buveurs convoitaient de leurs regards fiévreux, Marie dont les seins ficelés d'étoiles-clochettes étaient comme la danse sauvage de demi-lunes affolées, Marie tout entière promise au sacrifice de la nudité et emportée dans la fureur de la musique démentielle, Marie qui projetait ses membres aux quatre vents et dénouait ses muscles et faisait rouler sur le tapis de l'estrade les étoiles-clochettes tandis que le spot ouvrait son sexe velu. (p.138)

Dans cet extrait, la déconstruction morcelée des mouvements, jamais stabilisés, du personnage féminin, Marie, dans son rôle de danseuse nue, montre une femme-objet fonctionnelle, dépossédée de son humanité. C'est un être de chair dont le « [...] corps prostitué est une curieuse marchandise soumise à un procès permanent de dévalorisation » (Dardigna, 1980, p. 190). Notons la manière dont elle s'expose sans scrupules aux regards de l'homme : (« cache-sexe transparent », « les seins ficelés d'étoiles-clochettes » et « le spot ouvrait son sexe velu »). Telle une marchandise ; elle s'offre aux regards de l'homme, c'est même son gagne-pain et en quelque sorte sa finalité. De plus, les adjectifs « huilée » et « parfumée », choisis de manière à éveiller les sens du mâle, suggèrent des figures de séductrices bibliques telles que Marie-Madeleine, Salomé ou même Ève plutôt que la Vierge Marie. Nous remarquons ici que le langage fiévreux et excessif – « obscène », « sauvage », « affolées », « sacrifice », « fureur », « démentielles » – semble directement issu des écrits de Bataille.

La scène chorégraphiée du corps féminin témoigne donc de la beauté de Marie dans une nudité à peine dissimulée. D'ailleurs, l'adjectif « transparent », la locution « cache-sexe transparent », ajoute au mystère invisible de l'organe génital féminin.

Cette femme ensorceleuse ²⁴ éveille les pulsions dévorantes des hommes qui la regardent. Dans ce lieu clos, cabaret réservé aux mâles où se dénudent les corps féminins, Jos affirme ceci : « Il y en avait peu qui ne bandaient pas » (p. 139). C'est d'ailleurs le comportement langoureux de Marie (« emportée dans la fureur de la musique démentielle », « dénouait ses muscles », « faisait rouler sur le tapis de l'estrade »), qui donne une valeur érotique à ses formes féminines proposées aux regards masculins. Marie s'offre au désir de l'homme. Elle devient un

[...] objet que la prostitution désigne au désir (la prostitution n'est en soi que le fait d'offrir au désir), mais qu'elle nous dérobe dans la déchéance (si la basse prostitution en fait une ordure), se propose à la possession comme un bel objet. La beauté en est le sens. Il en constitue la valeur. En effet, la beauté est, dans l'objet, ce qui le désigne au désir. (Bataille, 1980, p. 153)

Dans le même extrait, son sexe mis à découvert (« le spot ouvrait son sexe velu »), suggère des pensées obscènes aux « buveurs » en place, provoquant ainsi le désir de la chair. Marie représente donc la femme tentatrice qui provoque l'appétit du mâle. Précisons que l'objet de l'appétit masculin est clairement défini par la suggestion de l'« [...] attitude du corps – ou de quelques parties du corps – prise pour elle-même [...] en somme isolable, détachable, comme l'instantané imprimé sur la plaque sensible de l'appareil photographique » (Dardigna, 1980, p. 263-264), c'est-à-dire l'œil dévorant de l'homme pour un objet de désir. Autrement dit, c'est le regard du mâle posé sur le corps dénudé de Marie qui la fait exister en tant que chair à consommer ; « le spot » qui dévoile son sexe dédouble le regard voyeur.

²⁴ Par analogie, le charme ensorceleur du corps sensuel de Marie nous rappelle le mythe du charme de la Méduse qui « [...] était d'une beauté surprenante ; elle demeurait parmi ces monstres terrifiants sans doute en raison du danger que son charme comportait ». (Marbeau-Cleirens, 1988, p. 107)

La sexualité suggérée à l'homme – sexualité qui renvoie aux « buveurs » dans l'extrait précédent – par la fonction qu'exerce Marie va à l'encontre de l'ordre social prescrit par l'institution religieuse. Pierre Laurendeau affirme que si une femme

[...] s'intéressait le moins au sexe, elle devenait vite une putain, une dévergondée, une traînée [...] Cette femme corporelle et terrestre devenait une espèce de sorcière, une tentatrice dangereuse pour la perte de l'homme, une Ève reptilienne. (2012, p. 31)

Dans cette affirmation, c'est la dimension de la transgression du tabou qui est centrale, puisque la femme qui s'adonne à la prostitution transgresse le sacré religieux. Salir l'image immaculée de la Vierge Marie, c'est donc faire outrage à l'institution catholique, selon Bataille. Alors que l'Église louange, depuis des siècles, la Vierge Marie, la mère du fils de Dieu, Victor-Lévy Beaulieu, dans *Jos Connaissant*, rabaisse et dénigre le personnage féminin qui porte le même nom. Selon la théorie de Bataille, la transgression est forcément fondée sur des interdits religieux : c'est bien le comportement de Marie, danseuse nue, qui porte atteinte à l'institution religieuse. Il y a également un rapprochement à faire entre le prénom Jos, personnage masculin du roman, et Joseph, le père du fils de Dieu. Ici, encore, la transgression est double.

Essentiellement, Marie, cette femme tentatrice marquée par sa vie d'ancienne danseuse de cabaret, a l'habitude de s'exposer, de se proposer aux regards masculins comme un bel objet. Jos, assis au Ouique pour la pause du dîner, regarde Marie qui s'approche de sa table : « Marie est venue s'asseoir en face de moi. Je vois qu'elle a coloré ses ongles en rouge, qu'une épaisse couche de bleu recouvre ses paupières. Peut-être est-elle belle. » (p. 51). Et plus loin dans le récit, un autre moment où, assis au bar, Jos critique l'intensité de son maquillage : « Lèvres trop rouges et trop pulpeuses. » (p. 276). Marie expose ainsi à la vue de Jos ses attraits

féminins soulignés par un maquillage voyant et trop épais. Comme le dit Bataille, « [p]ar le soin qu'elle prête à sa parure, par le souci qu'elle a de sa beauté, que sa parure met en relief, une femme se tient elle-même pour un objet que sans cesse elle propose à l'attention des hommes » (Bataille, 1957, p. 140). Aussi, Jos voit en Marie une femme qui use volontairement de son pouvoir de séduction pour provoquer une réaction chez lui : « Mais quelles hanches de provocation roule-t-elle en retournant à son comptoir-lunch ! » (p. 14). Il la désire même s'il affirme la détester. « Je pense que je la déteste. Je pense que je déteste Marie à cause de ses trente-neuf ans » (p. 14). Victime d'un combat intérieur qui bascule sans cesse entre le mépris et le désir de la femme, Jos doit s'en délivrer pour devenir, selon son rêve, un pur esprit.

3.2.2 L'abject et la sexualité

La réduction de la femme en objet est en quelque sorte le prélude à son exploitation sexuelle. Par définition, un objet n'a pas de désir propre, il existe pour qu'on s'en serve. En effet, l'expérience de la sexualité vécue par Jos prend la forme d'actes sexuels violents pratiqués avec fougue et acharnement sur le corps de Marie pendant une semaine complète. Le rapport de domination de l'homme sur la femme repose sur l'idée que « [l]es femmes sont là pour être consommées, non pour participer à la sexualité, et encore moins y prendre du plaisir » (Dardigna, 1980, p. 169). Le récit de Beaulieu inscrit la domination masculine sur le corps féminin en légitimant la violence. Le passage suivant montre un rapport sexuel intensément brutal qui évoque le débordement de violence subi par Marie dans son rôle de victime :

Et son corps qui m'agrippait, masse de chair affolée et hurlante, vents qui sortaient d'elle et libéraient son ventre pareil à de la peau de tambour. [...]

et aller pourtant jusqu'au bout et entrer en elle avec violence et sentir les marbres battre contre le vagin inondé et hurler comme Marie et la briser de partout et la détruire par mes cris et par ma démence – c'était la seule façon que j'avais de la conserver, de la tuer et de me l'approprier, elle fétiche, elle corps initiatique grâce auquel j'allais me vaincre et m'aimer. Puis nos discours encore et l'haleine puante de Marie. (p. 199)

La violence qui s'exerce sur le corps sexué de Marie, c'est une attaque physique brutale et démesurée. Son corps représente le lieu du sacrifice et de la souffrance humaine. On a affaire à un déploiement de sadisme de la part de l'homme : « [...] un corps de femme torturé appelle à des supplices plus grands encore et aux jouissances d'un pouvoir démesuré, absolu. » (Dardigna, 1980, p. 134) Le langage hyperbolique du passage illustre cette démesure.

On lit, dans l'extrait précédent, la locution suivante : « masse de chair affolée et hurlante ». C'est clairement l'image d'une femme en détresse qui tente de se retenir (« Et son corps qui m'agrippait ») en réponse immédiate à la brutalité. L'emploi des verbes « hurler », « briser », « détruire » et « tuer » évoque la mise à mort symbolique ou réelle d'une femme. Nous croyons que, tel un sacrifice humain, c'est en raison de

[...] la représentation symbolique et la projection du désir de retour au sein maternel par la mort ou la dévoration ; la régression stimule aussi des fantasmes de castration par la mère ou par son vagin denté symbolique ; c'est en raison de ces pulsions de mort et de destruction qui sont liées aux délices fusionnels et libidinaux les plus archaïques avec la mère, que celle-ci est hallucinée comme terrifiante. (Marbeau-Cleirens, 1980, p. 90.)

Pour s'affirmer et pour se sentir supérieur en tant qu'homme, Jos veut anéantir Marie, qu'il croit destinée à être supprimée. À sa violence extrême s'ajoutent les cris du bourreau (« la détruire par mes cris et par ma démence »). On a l'impression d'assister à une scène apocalyptique. Dans l'extrait, notons que la « [...] mise à

mort symbolique de la femme équivaut à une condamnation sans appel », selon Lori Saint-Martin (p. 116). Et cette fougue démesurée des mouvements d'aller-retour (« entrer en elle avec violence et sentir les marbres battre contre le vagin inondé »), c'est peut-être son ultime tentative de déverser sa colère (« la détruire par mes cris et par ma démence ») sur le féminin ou espérer se souder à la matrice pour une deuxième et dernière fois – l'utérus de Marie représentant ici l'espace clos maternel – qu'il veut absolument s'approprier (« c'était la seule façon que j'avais de la conserver »).

3.2.3 Le corps de Marie : lieu de la souillure et de l'abject

Dès le quatrième jour de leur semaine orgiaque, tout ce qui touche le corps de Marie est marqué par l'horreur et la laideur. Dans le récit, on voit l'état physique de Marie se dégrader :

Elle avait mis ses deux mains autour de ma queue qu'elle masturbait. Elle était frissonnante, et horrible avec sa grande bouche ouverte qui laissait voir les plombs noirs sur les caries. Ses yeux étaient morts, roulaient dans les orbites. Pauvre face creusée par l'épuisement, rides monstrueuses dans la région du cou. [...] Les varices sur ses jambes avaient grossi, fait des bosses. Je n'osais plus la toucher, je commençais à avoir peur d'elle. Marie était peut-être un vampire ou quelque animal fabuleux. [...] Je m'étendis loin d'elle, mis ma main sur mon front. Rien que du délire. (p. 202-203)

Dans cet extrait, « [...] la souillure tient lieu de danger suprême ou de mal absolu » (Kristeva, 1980, p. 85). Pendant que Marie le masturbe, Jos ressent une répulsion devant ce corps de femme dénudé. La vision de la position de la bouche (« avec sa grande bouche ouverte ») laissant voir les plombs sur ses caries témoigne d'une mauvaise hygiène, pour cause : Marie vit dans des conditions misérables, c'est une femme paumée. Cavité profonde, sa bouche ouverte est menaçante pour

Jos parce qu'elle suggère la cavité pénétrante de la mère archaïque orale. Autrement dit, nous voyons, par le biais de l'image de la bouche pénétrante de la mère archaïque, un désir de dévoration sur le point de s'accomplir. Jos est troublé par une telle vision. En même temps, on reconnaît que le sentiment de dégoût ressenti, au moment où il voit cette bouche grande ouverte, le terrorise. Marie est devenue laide et effroyable, à l'image d'un cadavre en décomposition (« ses yeux étaient morts », « pauvre face creusée par l'épuisement », « rides monstrueuses »). Le corps de Marie – rides, varices, usure extrême – semble celui d'une femme beaucoup plus âgée, voire un corps semblable à celui de Mam. En fait, l'état physique de Marie est comparable à Mam épuisée. « Je suis fatiguée, Jos. Si on savait comme je suis fatiguée! » (p. 125). Devant le corps infect de Marie (« n'osais plus la toucher »), Jos cherche à prendre ses distances (« Je m'étendis loin d'elle »).

En contemplant cette femme laide et horrible, Jos s'imagine qu'elle est peut-être un vampire. Il ressent de la peur et une profonde répulsion devant ce corps apathique. Comme l'explique Kristeva, l'inconfort suscité par cette situation dégoûtante fera place à un sentiment complètement irraisonné, soit l'envoûtement (« animal fabuleux »).²⁵ Jos devient en quelque sorte fasciné par ce corps sale et transformé. Pareil à un rêve fantastique (« Rien que du délire »), Jos assiste à une transformation invraisemblable. En proie à une sorte d'« [...] alternance continuelle de la répulsion et de l'attraction, en conséquence de l'interdit et de la levée de l'interdit » (Bataille, 1957, p. 74), Jos demeure décontenancé par la scène à laquelle il assiste.

²⁵ Les mythes où les personnages fantastiques envoûtent l'homme existent dans l'inconscient. À ce propos, Béatrice Marbeau-Cleirens dit ceci : « Les hommes déplacent ces représentations inconscientes sur les femmes en général et les expriment dans les légendes et les mythes. » (1988, p. 123)

Du coup, le désir irrationnel de violer Marie qui, rappelons-le, est dans un état pitoyable, provoque, chez Jos, un délire de destruction :

[...] Marie malade, en train de vomir sur les draps, accroupie sur ses genoux, les cuisses pleines de détritiques qui sortaient d'elle, chauds et gluants? [...] mais lorsque je m'éveillai, couché par-dessus Marie que je fourrais dans les vomissures, je compris la puissance de mon délire et de ma folie. [...] des cheveux pleins de morve, des morceaux verdâtres de corned beef dans sa face, de la bave sur son menton, des yeux fiévreux, gros et vitreux, enfoncés dans sa tête comme des clous. (p. 204) ²⁶

La transgression des limites atteint un point culminant dans cette scène bestiale. Clairement, l'image de Marie accroupie sur ses genoux en train de vomir pendant que Jos est couché sur elle et la pénètre par derrière renvoie au comportement de la bête prenant la femelle par derrière. Dans cet extrait, les assauts successifs infligés à Marie sont violents. Les pénétrations anales répétées montrent un acte de possession déchainé du corps féminin. Jos se sent puissant et redoutable dans cet acte violent : « je compris la puissance de mon délire ». Sales et dégoûtants, tous les deux trempent dans la souillure. Le mot « vomissures » renvoie directement à la violence faite au corps, car le flux projeté de « [l]'intérieur du corps vient dans ce cas suppléer à l'effondrement de la frontière dedans / dehors » (Kristeva, 1980, p.65) ; c'est une protestation muette et brutale de l'agression subie par le corps. Puisque « [l]e dégoût alimentaire est peut-être la forme la plus élémentaire et la plus archaïque de l'abjection » (Kristeva, 1980, p.10), la rejet violent de la nourriture, repoussé à l'extérieur du corps, donne lieu à une rupture (corps / infect) qui passe par l'abaissement.

²⁶ Cette image est liée à celle que voit Jos, en pensant au corps de sa mère : « À des bébés sanguinolents peut-être, qui étaient sortis d'entre ses cuisses humides, et chaudes et écartelées ». (p. 249)

Aussi, l'image de « fourr[er] dans les vomissures » évoque l'idée de naître « entre l'urine et les fèces » ; c'est le rappel de l'impureté du sexe féminin maternel. Les locutions (« les cheveux pleins de morve », « morceaux verdâtres de corned beef dans la face », « la bave sur le menton »), confirment l'horreur de la transgression des limites. Marie baigne dans la souillure ; la décomposition de son corps est répugnante. Profondément perturbé devant ce corps immobile et sale, le narrateur décrit en détail le regard cadavérique de Marie (« des yeux fiévreux », « gros et vitreux », « enfoncés dans sa tête ») pour mieux montrer la déchéance de son être. L'excès de violence « [...] se manifeste dans la mesure où la violence l'emporte sur la raison » (Bataille, 1957, p. 44). Que ce soit la sexualité ou la mort qui « [...] soient en question, c'est toujours la violence qui est visée, la violence qui effraie, mais qui fascine », affirme Bataille. (1957, p. 54). Le rapport sexuel entre Jos et Marie actualise une violence physique et sexuelle d'une énorme puissance.

3.2.4 La mise à mort de l'objet de désir

Le désir que Jos éprouve pour Marie est inséparable du mépris et de la domination de son corps de femme. C'est un rapport d'hostilité et de transgression des limites qui légitime sa mise à mort en tant qu'objet :

Je voulais sortir d'elle, je voulais cesser de me tortiller sur son ventre, je voulais enlever mon nez de la nappe de vomissure qui avait imbibé les draps et pénétré sans doute dans le matelas, mais je n'étais capable de rien de tout ça [...] j'allais me rendre compte que la bête abjecte de son sexe m'avait grugé la queue pour la mutiler. Ou j'allais me réveiller vraiment et comprendre que je venais de tuer Marie et de violer une morte. (p. 204-205)

Fait significatif, la difficulté éprouvée par Jos de se retirer du corps de Marie – utilisation du verbe « voulais » à trois reprises –, qui repose dans « une nappe de

vomissure », témoigne de la force magnétique exercée par l'organe sexuel féminin. Objet polluant, la vomissure débordant de partout (« qui avait imbibé les draps » et « pénétré sans doute dans le matelas »), est le résultat de la transgression des limites de l'abject, le signe de la confusion dangereuse entre « dedans » et « dehors ». Cette expérience des limites devient, à son tour, un objet parce que le vomi, ce déchet abject rejeté par le corps lui-même, c'est une « [p]rotestation muette du symptôme, violence fracassante d'une convulsion, inscrite certes en un système symbolique, mais dans lequel, sans vouloir ni pouvoir s'intégrer pour y répondre, ça réagit, ça abrégait. Ça abjecte » (Kristeva, 1980, p. 11).

Marie est l'objet d'un désir innommable. Toutefois, elle tétanise Jos (« la bête abjecte de son sexe m'avait grugé la queue pour la mutiler »), car il n'a pas la force de s'extraire de son corps (« mais je n'étais capable de rien de tout ça »). Le désir de posséder l'objet du désir inconscient, soit la mère, passe par une représentation imaginaire inconsciente qui demeure, même à l'âge adulte. Selon Marbeau-Cleirens, le jeune enfant

[...] a imputé à sa mère sa propre rapacité mordante, c'est pourquoi il l'imagine dévoratrice. Mais il déplace cette bouche dentée du haut vers le bas et comme il craignait d'être dévoré, il fantasme sa castration par la morsure du vagin de sa mère que ses pulsions désirent. (1988, p. 123)

C'est ce qui explique le désir incestueux de Jos pour celle qu'il a aimée en premier, sa mère. On voit ici une première image du sexe de la femme en tant que « bête » mi-cachée, mi-révoilée, un peu comme la vulve de Marie dans son cache-sexe. Clairement, Jos craint l'immense pouvoir du sexe de la femme (« la bête abjecte de son sexe »), car il a peur d'être castré. Pour cause, cette peur du sexe féminin est inscrite dans sa mémoire : « Quand j'étais petit, je voyais souvent Mam se pencher sur les armoires de la cuisine, et elle était toute nue sous sa robe, et pleine de poils

noirs qui étaient comme une bête tapie dans le creux de l'entrejambe. » (p. 157) Il est sans doute révélateur que Jos ait vu le sexe de sa mère dans la cuisine, ce lieu où se prépare et se consomme la nourriture. De même, parce qu'il suppose l'acte de cannibalisme, l'utilisation du verbe « gruger » ravive le tabou. À ce propos, Marbeau-Cleirens affirme que « [l]e sexe féminin paraît effrayant et castrateur dans l'inconscient des hommes [...] » (1980, p. 110). Le fantasme du vagin denté, c'est la signification symbolique du pouvoir castrateur qu'ont les femmes dans l'inconscient masculin. La scène du poulailler est réactivée ici et la vulve de Marie joue le même rôle que le bec castrateur du coq ou le vagin denté de la mère archaïque fantasmée.

Dans le même extrait, le narrateur affirme être déstabilisé par la situation dans laquelle il est l'acteur principal : « Ou j'allais me réveiller vraiment », dit-il. En disant « me réveiller », Jos, d'une certaine manière, se déculpabilise parce que le fait de se réveiller suppose qu'il a ou avait l'esprit engourdi et ne serait pas responsable de ses gestes. Se réveiller d'un coup pour comprendre l'extrême déchainement de violence de son comportement sexuel (« je venais de tuer Marie et de violer une morte »), correspond à une pulsion destructrice de libération ultime. Julia Kristeva est d'avis que « [l]a jouissance de la destruction (ou, si l'on veut, de la « pulsion de mort ») dont le texte est la manifestation à travers le langage passe par [...] » (1977, p. 70), une attaque contre le corps sexué féminin. Cette agression violente répond à un désir de destruction définitive de la femme. Ayant projeté la sexualité sur le corps de Marie, qui est réduite à l'état d'objet, Jos veut anéantir le besoin de la femme qui l'habite pour s'affirmer en tant qu'homme supérieur et autonome.

Pendant la semaine passée avec Marie, Jos la frappe violemment au visage et lui casse le nez. Par ce geste agressif démesuré, il impose sa domination :

Il avait fallu cette scène horrible entre elle et moi, et les mots orduriers, la colère et le coup de poing qui lui avait fracassé le nez dans un giclement de

sang. Marie se roulait par terre, les deux mains recouvrant son visage [...] Je la regardais s'agiter, à demi-folle, hurlant de plus en plus fort, et je ne bougeais toujours pas, le poing fermé encore. Craquement de l'os. Vision du nez s'aplatissant. Elle avait refusé de porter plainte. Elle avait dit : « C'est un accident », et la police m'avait relâché. Gros nez de Marie sous les bandages. Œil noir. (p. 251-252)

Cette agression physique directe posée sur le corps de Marie (« le coup de poing qui lui avait fracassé le nez »), est un geste gratuit d'une extrême violence. Indifférent, Jos ne lui porte aucune assistance. Au contraire, il garde le poing fermé comme s'il devait revenir à la charge et la frapper une seconde fois (« [...] et je ne bougeais toujours pas, le poing fermé encore »). La blessure de Marie est suffisamment importante pour qu'elle doive couvrir sa plaie d'un bandage en raison d'un hématome visible (« œil noir »). Au lieu de porter plainte pour agression physique, elle excuse le geste de Jos en minimisant les faits. C'est clairement l'attitude adoptée par la femme dépendante de l'homme ; l'image symbolique de la vraie mère, construite pour servir et pour excuser son « garçon », quoi qu'il fasse. Dans cette scène, Marie fait preuve de bienveillance plutôt que d'hostilité. En d'autres mots, elle accepte sagement « [...] sans comprendre la violence dirigée contre elle », souligne Saint-Martin (1984, p. 115).

À la fin du récit, Jos frappe à nouveau Marie à la figure :

J'avais mis mon pied dans la porte pour l'empêcher d'entrer. La bête furieuse résistait. « Va-t'en ! » Puis je compris brusquement pourquoi elle était venue et ce que je devais faire. Je dis : « OK, entre donc. » La porte se referma. [...] Quand je vis son nez, ce fut plus fort que moi, mon poing se ferma, s'abattit dans sa face. Je sentis son nez qui s'aplatissait contre mes doigts. (p. 285)

Dans cet extrait, Jos est contrarié par la présence de Marie, qui frappe à la porte de la chambre de l'Hôtel Lévis. Le ton impératif utilisé (« Va-t'en ! ») illustre une tension

palpable. Le message est clair ; Jos refuse la présence de Marie. Alors que c'est son sexe qui était une « bête », sa personne tout entière incarne la créature horrible à repousser. Parce qu'elle insiste, il la laisse finalement entrer ; ensuite, il la frappe en plein visage pour une deuxième fois. L'instrumentalisation de Marie est maintenant absolue puisque, aux yeux de Jos, elle semble être revenue pour se faire frapper de nouveau (« je compris brusquement [...] ce que je devais faire »). Se laisser frapper une deuxième fois au même endroit, c'est le comble de la dépossession. En psychanalyse freudienne, le concept de pulsion de destruction reconnaît le désir de la pulsion d'agression dirigée vers l'autre, une pulsion « [...] réservée à la destruction tournée vers l'extérieur » (Laplanche et Pontalis, 2004, p. 364). On voit qu'ici, la véritable force de la pulsion de destruction vise la femme, objet d'une mise à mort.

Bataille résume ainsi la manière dont l'être « supérieur » instrumentalise la femme pour cesser d'être « consommé » par le désir :

[d]e deux choses l'une, le désir nous consumera, ou son objet cessera de nous brûler. Nous ne le possédons qu'à une condition, que peu à peu le désir qu'il nous donne s'apaise. [...] Non seulement, nous renonçons à mourir : nous annexons l'objet au désir, qui était en vérité celui de mourir, nous l'annexons à notre vie durable. Nous enrichissons notre vie au lieu de la perdre. (Bataille, 1957, p.153)

Voilà très précisément l'enjeu que pose la semaine passée avec Marie. Au septième jour de cette semaine de débauche intensive, Jos quitte enfin l'appartement de Marie :

Nous nous quittâmes à l'aube du septième jour. [...] Je relevai le col de mon imperméable et pensai qu'il y avait longtemps que je ne m'étais pas livré à la méditation et qu'une semaine venait de s'écouler qui ne m'avait appris que le grand besoin que j'avais de ma solitude et de mon mépris. (p. 211)

Cette expérience de la sexualité lui a permis de s'affranchir du joug oppressif et écrasant qu'est le désir d'un corps féminin. Clairement, Jos a « [...] fait de Marie l'instrument de son rejet de la sexualité [...] » (Saint-Martin, 1984, p. 115). Après une semaine emmurée avec Marie, il se réjouit du « grand besoin [qu'il avait] de [s]a solitude », qui l'appelle vers son monde intérieur, désormais apaisant. Après une semaine intime particulièrement violente, il semble avoir enfin liquidé la carence affective vécue à l'enfance et l'humiliation portée pendant tant d'années, remplacée par son « mépris » de Marie. Détaché et enfin seul, il se prépare à retourner dans son univers spirituel « livré à la méditation ».

Ainsi, le chapitre dix de *Jos Connaissant* rend compte d'un rapport agressif et violent envers le corps de la femme, lieu privilégié de la transgression des limites. La souillure perturbe le discours du texte ; on comprend le pouvoir de l'horreur de l'abject qui, aux yeux de Jos, imprègne la chair féminine. Victime de son corps féminin, Marie est un objet instrumentalisé et souillé : les débordements de la sexualité perverse et horrible qu'elle subit l'assujettissent à l'homme. En somme, le récit de Victor-Lévy Beaulieu rend compte de la déchéance du corps de la femme dans une mise à mort symbolique légitimée par le fait qu'elle permettrait à l'homme de devenir maître de son corps.

CONCLUSION

Notre mémoire nous a permis de montrer que, dans *Jos Connaisseur*, l'instrumentalisation de la femme, et principalement de son corps sexué, c'est une question d'affirmation virile. Pour mieux se construire en tant qu'homme, le narrateur, Jos Beauchemin, réduit la femme à un objet sexuel, à un corps à dominer. Si la féminité est en grande partie limitée au corps morcelé, la femme est destinée à être un instrument utilisable à plaisir. Que faut-il comprendre de cette domination sexuelle de l'homme chez Beaulieu? C'est sans doute, dans le cas de *Jos Connaisseur*, une tentative pour se consoler de la perte des plaisirs interdits du corps de la mère, inaccessible depuis l'enfance, et de poursuivre sa propre quête en vue de devenir un homme véritable. Quoi qu'il en soit, les comportements masculins, dans *Jos Connaisseur*, se manifestent dans une violence certaine.

Dans notre premier chapitre, consacré à la relation amoureuse entre l'enfant mâle et la mère, nous avons montré qu'il existe un désir fondamentalement incestueux chez le fils pour celle qui lui a donné la vie. (Marbeau-Cleirens) Comme l'illustrent les théories psychanalytiques d'Aldo Naouri et d'André Green, le désir viscéral de l'enfant pour la mère inscrit en lui un besoin irraisonné d'un rapport fusionnel au corps de celle qui le protège, le cajole et le nourrit. C'est un désir incestueux qui, inconsciemment, est aussi partagé par la mère, étant donné qu'elle demeure émerveillée par ce petit être qui possède ce qu'elle n'a pas, un pénis.

Jos est en effet amoureux de Mam et il ne veut ni s'en détacher ni la partager. Puisque cet amour silencieux et réconfortant entre eux perdure dans le temps, Pa, menacé dans son droit absolu d'être le mâle privilégié de Mam, prend les moyens pour y mettre fin. C'est pour rompre le lien intime entre le fils et la mère que Pa oblige Jos à quitter la maison pour le séminaire pendant de longs mois, s'arrogeant ainsi toute la place. Beaulieu montre clairement l'autorité territoriale du patriarce – droit autorisé et entériné par la religion de l'époque – sur les membres de sa famille.

Cette coupure dramatique entre Jos et sa mère sera douloureuse et déchirante tant pour le fils que pour la mère. À cela s'ajoute l'épisode angoissant vécu dans le poulailler sous les yeux amusés de son père, soit une castration symbolique de la morsure profonde faite par le coq sur le bout de son pénis. Cette expérience traumatisante laisse des traces indélébiles que nous avons analysées. Marqué par l'humiliation, Jos sera incapable, dans sa vie adulte, d'entretenir une saine relation amoureuse avec une autre femme et encore moins d'aimer une autre femme. Mam sera, sa vie durant, la seule et l'unique femme qu'il aura réellement aimée. Par ailleurs, Jos aura toujours le sentiment de ne pas être à la hauteur du mâle assumé et puissant qu'il devrait normalement être puisque son pénis porte la trace de la honte. À l'âge adulte, sa vie sexuelle sera inexistante. Emmurés dans le silence et la honte, les multiples échos enfouis des symptômes intériorisés sont la cause d'une vive douleur. Puisqu'il sera confronté à une impuissance sexuelle angoissante dans sa vie d'adulte, son identité masculine demeurera fragile et menacée. Hanté par un fort désir d'identification à la mère et par un désir inassouvi et toujours présent du corps charnel de celle qu'il aime – vivre un véritable inceste avec Mam –, Jos cherchera à se libérer de sa prison intérieure pour combler le lourd vide existentiel qui l'habite.

Les deux chapitres suivants sont consacrés à la relation de Jos avec Marie, à la fois un prolongement de la mère et une figure opposée. Au deuxième chapitre, il a été principalement question de l'investissement narcissique et des pulsions de vie vécues par notre protagoniste en lien avec sa forte dépendance affective à la mère : une combinaison de troubles intériorisés et extériorisés. Ainsi, la construction identitaire de Jos dans sa représentation sexuelle en tant que mâle (Badinter) porte l'empreinte des multiples sceaux imprimés dans ses affects, résultat de son roman familial troublé (Robert). Les répercussions des blessures infligées durant l'enfance sont déterminantes dans sa vie sexuelle, devenu adulte. Insatisfait et profondément frustré de se voir privé par son père de l'amour de sa mère, Jos voudra, à travers le corps d'une autre, vivre son fantasme, l'inceste symbolique. Comme il vit confronté à la

solitude depuis des années, vivre cet inceste symbolique avec une autre sera son unique façon de retrouver le corps chaud et réconfortant qu'il a perdu, celui de Mam. Passer par le corps d'une autre femme, ce sera donc une étape nécessaire à sa quête de réaffirmation de sa virilité. C'est par l'instrumentalisation du corps sexué de Marie, cette femme qui a presque quarante ans, que Jos pourra expérimenter une première expérience sexuelle avec une femme. Ainsi, Jos, âgé dans la trentaine et encore puceau, vivra une première expérience relationnelle homme – femme avec Marie, ex-danseuse nue qui, comme nous nous sommes attachées à le montrer, rappelle à maints égards sa mère et lui offre soutien, estime inconditionnelle et consolation, tout comme le ferait une vraie mère.

Enfin, notre troisième et dernier chapitre a porté sur l'expérience des limites des transgressions et de l'horreur de l'abject vécu dans un érotisme troublant et débridé (Bataille). Nous avons vu que l'instrumentalisation de la femme se fait dans une extrême violence. Réduite à une marchandise à exploiter, Marie, subordonnée à Jos, lui donnera tous les droits sur son corps sexué pendant une semaine complète pour lui permettre d'assouvir ses désirs les plus obscènes et les plus disgracieux. Puisque ses expériences sexuelles passées (ancienne effeuilleuse), font d'elle, dans l'esprit de Jos, une femme facilement accessible, Jos pour vivre avec elle l'ultime expérience des limites : aller jusqu'au bout des choses avec une femme, dans la souillure et l'excès.

Le corps de la femme est alors le lieu d'une extrême violence. Il est morcelé en parties et en orifices, et c'est sur lui que Jos déverse sa haine et son mépris. À la manière d'une bête sauvage, Jos s'acharnera à détruire le corps de Marie pour se libérer de ses pulsions de mort et se définir en tant que mâle. Par le biais d'une sexualité perverse, violente et affaiblissante dont témoignent notamment les pénétrations anales répétées, Jos s'autorisera toutes les formes de domination. Dans *Jos Connaissant*, le pouvoir des interdits tels la souillure, l'abject et l'impropre, qui imprègnent l'ensemble du chapitre dix, nous apparaît significatif puisqu'il dénote une

volonté d'avilissement total de la femme, de son corps sexué et de son intégrité corporelle. À la lumière des comportements observés chez le protagoniste, nous sommes d'avis que la bestialité est donc indissociable de l'acte sexuel chez Beaulieu. Notre étude nous a permis de mieux comprendre le besoin viscéral de re-construction de l'être qu'éprouve Jos, meurtri par son passé douloureux. Exorciser le lourd sentiment d'incomplétude pendant des années, sentiment qu'il aura tenté de compenser autrement, par la consommation abusive d'alcool ²⁷, par exemple, pendant toute sa vie : voilà le dénouement de sa libération en tant qu'homme. Bref, c'est après une semaine de pure débauche que la communion entre son corps et son esprit sera possible pour la première fois, à un prix, que lui considère comme négligeable : l'anéantissement d'un autre être humain.

Jos Connaisseur, c'est un récit qui, comme nous l'avons constaté, prône de vieilles valeurs patriarcales empreintes notamment d'idéologie chrétienne. Entre elles, figure cette manière de se représenter le rôle de la femme : une enfant née de sexe féminin est conçue pour enfanter et sa place sera à la maison pour assurer la transmission légitime du nom du père. À la fois soumise et silencieuse, comme Mam, elle sera toute sa vie la propriété de quelqu'un d'autre. Celle qui n'a ou n'aura pas d'enfants deviendra un simple objet de plaisir, un instrument strictement réduit à son sexe.

Dans *Jos Connaisseur*, publié en 1970, l'assujettissement de la femme et son confinement au rôle de femme à la maison – Mam, mère silencieuse et prolifique – peuvent être interprétés comme le miroir d'une réalité, une illustration du pouvoir clérical démesuré et de son emprise sur le Québec de l'époque. Les mêmes années

²⁷ « L'alcool apparaît ici comme une panacée, comme un expédient facile et commode pour retrouver la sécurité perdue à la sortie de l'enfance et être délivré de l'angoisse liée aux rapports aux autres et à son propre univers intérieur disloqué, de la crainte de la mort, cette menace constante, et de la dureté d'un monde tenu pour une puissance hostile. » (Pelletier, 2012, p. 47).

verront les premiers balbutiements du mouvement féministe contemporain ; des femmes prennent la parole afin de revendiquer le droit à la liberté. Du coup, elles critiquent l'énormité du joug clérical. Ainsi, le rôle silencieux de Mam (mère de famille) et la place méprisée de Marie (prostituée), sont les deux faces de l'abaissement de la femme.

Jos Connaissant, c'est avant tout le drame existentiel d'un individu en mal de vivre. Le roman témoigne du vide intérieur tragique de Jos, résultat d'une carence affective profonde. Il n'est donc pas étonnant de constater que Jos, seul, malheureux et apathique, s'enlise dans une « aura épileptique »²⁸. Dans sa quête désespérée de devenir quelqu'un, il instrumentalise Marie afin de trouver une issue à son malheur d'exister.

Ainsi, ce roman est le portrait d'une époque largement révolue (même si la violence misogyne est loin d'avoir disparu), celle de l'emprise cléricale, du chapelet dit en famille, des enfants nombreux, des pères de famille autoritaires et sans tendresse pour leurs enfants. Victime de son époque, des valeurs chrétiennes, de son éducation et de la dureté de son père, Jos s'en prend aux femmes de sa vie pour tenter de s'affirmer en tant qu'homme. La violence qu'il subit engendre sa violence à l'égard de femmes et ne semble pas avoir d'issue, à moins d'un profond bouleversement de la société et des mœurs.

²⁸ Jacques Pelletier utilise cette expression empruntée d'Aquin dans son ouvrage, *L'homme-écriture*, (2012, p. 71)

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Beaulieu, Victor-Lévy. *Jos Connaisseur*, Montréal, Éditions Typo, 2001 [1970], 293 p.

Études sur Victor-Lévy Beaulieu

Laurendeau, Pierre. *Victor-Lévy Beaulieu en six temps*, Presses de l'Université Laval, 2012, 248 p.

Les cahiers Victor-Lévy Beaulieu n° 4 « *Victor-Lévy Beaulieu, le sexe et le genre* », Isabelle Boisclair et Jacques Pelletier (dir.), Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 203 p.

Ouellet, François, *Grandeurs et misères de l'écrivain national*, Montréal, Éditions Nota bene, 2014, 374 p.

Pelletier, Jacques. *Victor-Lévy Beaulieu. L'homme écriture*, Québec, Éditions Nota bene, 2012, 391 p.

_____. *Victor-Lévy Beaulieu, un continent à explorer*, Éditions Nota bene, 2003, 449 p.

_____. « Une exploration de l'enfer québécois », *Voix et Images*, vol. 3, n° 2, décembre 1977, p. 201-229.

Saint-Martin, Lori. « Mise à mort de la femme et " libération " de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et Images*, vol. 10, n° 1, 1984, p. 107-117.

Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père. L'Émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. Montréal, XYZ éditeur, 2003 [1988], 358 p.

Vanasse, André. *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, 120 p.

Corpus théorique

- Badinter, Élisabeth. *XY. De l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, 239 p.
- Bataille, Georges. *L'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, 280 p.
- Dardigna, Anne-Marie. *Les châteaux d'Éros ou l'infortune du sexe de femmes*, Paris, Petite collection maspero, 1980, 326 p.
- Falconnet, Georges et Nadine Lefaucœur. *La fabrication des mâles*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 192 p.
- Fournier, Isabelle. « Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec », *Québec français*, n° 137, 2005, p. 47-49.
- Freud, Sigmund. *Au-delà du plaisir*, traduction inédite et présentation par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions Points, 2014 [1920], 181 p.
- _____. *L'inquiétant familial*, trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2011 [1919], 153 p.
- _____. « *Œuvres complètes Psychanalyse* », Tome X, Directeurs de la publication, André Bourguignon, Pierre Cotet ; directeur scientifique, Jean Laplanche ; trad. de l'allemand par J. Altounian, A. Balseinte, A. Bourguignon, P. Cotet, R. Lainé, A. Rauzy, J. Stute-Cadiot et E. Wolff, Paris, PUF, 1993 [1909-1910], 304 p.
- _____. *Inhibition, symptôme et angoisse*, trad. de l'allemand par Joël Doron et Roland Doron (préface de Jacques André), Paris, PUF, 1993 [1926], 84 p.
- _____. *La vie sexuelle*, trad. de l'allemand par Denise Berger, Jean Laplanche et collaborateurs, Paris, PUF, 1969 [1907-1931], 159 p.
- Green, André. (2001) « La relation mère-enfant, nécessairement incestueuse », Jacques André (dir.). *Incestes*, Paris, PUF. p. 29-40.
- _____. *Le complexe de castration*, Paris, PUF, 1990, 123 p.
- Héritier, Françoise, Boris Cyrulnik et Aldo Naouri. *De l'inceste*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000, 212 p.
- Huston, Nancy. *Mosaïque de la pornographie*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2007, 276 p.

- _____. *Journal de la création*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 331 p.
- Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, 248 p.
- _____. *Polylogue*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 529 p.
- Laplanche, Jean, J-B Pontalis et Daniel Lagache. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, 2004, 4^e éd., 523 p.
- Marbeau-Cleirens, Béatrice. *Les mères imaginées, horreur et vénération*, Paris, Les belles lettres, 1988, 290 p.
- Millett, Kate. *La politique du mâle*, trad. de l'anglais par Elisabeth Gille, New York, Éditions Stock, 1971, 394 p.
- Naouri, Aldo. *Une place pour le père*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 322 p.
- Robert, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972, 364 p.
- Saint-Martin, Lori et Isabelle Boisclair. « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol.19, n° 2, 2006, p. 5-27.
- Smart, Patricia. « L'émergence d'une culture au féminin », *Voix et images*, vol. 13, n° 1, 1987, p. 158-161.